

METS TES PALMES

féministe *



riviera

revue

palmeé

DEUX

novembre 2020



METS TES PALMES

Plouf !

Mets tes palmes, riche des échanges et des retours occasionnés par la publication de son premier numéro, revient avec fracas et tubas.

Au printemps dernier, la violence et l'omniprésence du racisme systémique ont été mis en lumière avec puissance par le mouvement *Black Lives Matter*. Nous souhaitons plonger avec vous dans la vague d'indignation provoquée par ces événements. Cette indignation, partagée par l'équipe de *Mets tes palmes*, est à l'honneur dans ce deuxième numéro, sous le prisme de l'intersectionnalité et du féminisme.

Qu'est-ce que l'intersectionnalité ? En sciences sociales, c'est une notion utilisée pour analyser les situations cumulant plusieurs formes de discrimination (âge, classe sociale, origine, genre, orientation sexuelle, etc). Ce terme fut introduit en 1989 par l'afro-féministe Kimberle Crenshaw afin de mettre en lumière, spécifiquement, les multiples dominations que subissent les femmes* afro-américaines de par leur genre et leurs origines. Le sens du terme s'est depuis élargi et comprend désormais toutes les formes de discriminations qui peuvent s'entrecroiser.

Nous sommes consciente-x-s, au sein même de la rédaction, de bénéficier des privilèges de la blancheur, ce qui nous a forcément amenée-x-s, non sans malaise, à discuter longuement de notre légitimité à y dédier un numéro. Nous avons néanmoins pensé qu'il ne fallait pas se taire face à l'intolérable, aussi nous avons donné la parole aux concerné-e-x-s. Vous trouverez ainsi plusieurs interviews et portraits de personnes qui, chacune à leur manière, luttent quotidiennement pour que notre société prenne conscience de son racisme, visible ou insidieux, et agisse !

Dans des eaux troublées d'injustices, nous vous souhaitons tout de même une fructueuse baignade.

L'équipe de Mets tes palmes



Noir·e·x·s et queer 8-15

Interview

Soutien à Espace43 16-17

Billet d'opinion

Biso bana ya pototo 18-21

Recommandation

Espèce de sexiste déshydraté! 22-23

Chronique

Mon humour se flétrit sur le rail de vos concours de blagues 24-25

Coup de gueule



MuToTo nouvelle tendance vestimentaire pour enfants, mélange de wax et design européen 26 – 29

Portrait

Quel-le-x féministe * aquatique es-tu? 30 – 32

Test

L'InConfortable 33

Recommandation

Portrait de Pamela Ohene-Nyako 34 – 43

Portrait et interview

Il y a la convergence des luttes, et il y a l'anti-spécisme 44 – 47

Chronique

Caméra et micro comme outils de contestation 48 – 49

Interview

Littérature jeunesse 50 – 51

Chronique

Je suis féministe * 52 – 55

Billet d'opinion

Noir-e-x-s et queer

Dans son projet *Noir-e-x-s et queer*, Ève Marie Perrin montre des visages et donne voix à différentes personnes ayant toutes en commun l'envie de partager leur expérience de vie en tant qu'individus noir-e-x-s et queer en Suisse. Face à la caméra, iels parlent de leurs ressentis, de leur parcours, de leurs prises de conscience et d'une réalité qui échappe bien souvent aux personnes non concernées. Particulièrement touchées par la force et la beauté de ce projet, nous avons eu la chance de pouvoir rencontrer son instigatrice. Elle nous a fait part de ses motivations, de son vécu et de ses luttes.

Peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Ève, j'ai 25 ans, je suis haïtienne et suisse. Actuellement je navigue entre plusieurs passe-temps qui deviendront peut-être des professions, entre autres la photographie, tout ce qui est film et réalisation, ainsi que de l'événementiel, organiser des soirées, etc. Tous ces passe-temps se rejoignent d'une même façon, au niveau de mon activisme: j'essaie d'allier ce que c'est d'être noire, de venir de deux pays, et aussi toutes les questions concernant le fait d'être queer.

Peux-tu nous parler de la genèse de ton projet ?

Initialement, j'étais dans des associations, dont une militant pour les afro-descendant-e-x-s et j'avais toujours en tête de faire un projet avec des portraits de personnes noires en Suisse, parce qu'on parle

beaucoup de la situation aux États-Unis, un peu en France, mais très peu dans le contexte suisse – très différent. Je pense que pour mener une lutte et avoir un argumentaire plus fort, il vaut mieux se concentrer sur la situation en Suisse. En étant dans cette association, j'ai vu pas mal de queerphobie et je me suis dit que mon travail ne devait plus s'adresser aux personnes blanches, mais surtout aux personnes noires. J'ai ainsi commencé, l'année dernière, à réaliser des portraits photos de personnes queer et noires que je connaissais, avant de faire une pause pour réfléchir à la présentation de mon projet. Je ne voulais pas que l'identité commune dévalue les identités propres à chacun-e-x. Récemment, des gens que je ne connaissais pas sont aussi intervenus, et j'ai réalisé qu'un format vidéo permettrait d'exprimer plus de choses que des photos. C'est donc clairement parti de là: vouloir montrer que dans les milieux militants noirs, les personnes queer existent aussi et que c'est une lutte à part entière. Ce n'est pas juste «on est noir-e-x et il s'avère aussi qu'on est queer». Notre lutte est vraiment spécifique à nous, de par son intersectionnalité. Ce projet est aussi né d'une envie de rassembler les personnes appartenant à cette communauté, de faire se rencontrer des gens éparpillés, qui ne se connaissent pas entre eux, qui ne trouvent pas leur place entre les associations afro-descendantes et les milieux queer – ce qui était mon cas, ni l'un ni l'autre ne me convenait entièrement. J'ai de la peine à exprimer ce que je ressens et ce que je vis en mon nom, je suis assez réservée. Le fait de pouvoir mettre en lumière l'expérience d'autres personnes, de parler à des gens qui me ressemblent et de les laisser exprimer ce qu'eux ont envie d'exprimer, ça me permet de parler de moi indirectement. C'est aussi un peu une psychothérapie. Grâce à ça, j'ai pu présenter ce projet à ma famille en Suisse, mais également à ma famille en Haïti, sans vraiment parler de moi ou me mettre en avant. En fait, ça leur permet de s'interroger d'eux-mêmes: «est-ce qu'Ève est queer, est-ce qu'Ève est lesbienne?» et en cela, ça me permet de partager des choses que j'aurais de la peine à exprimer de manière directe.



Je me dis que ça serait incroyable que ces vidéos soient partagées, que certain·e·s les montrent à des membres de leur famille, sans directement avoir à parler d'eux·elles-même. C'est un peu utiliser les voix de plein de personnes pour montrer qu'on n'est pas les seul·e·s dans notre situation.

À qui t'adresses-tu à travers ton projet ?

Ce projet a davantage une visée « cathartique » en soi, mais la réception dépend évidemment de qui le regarde. J'ai passé beaucoup de temps à organiser des conférences, des débats et j'en ai eu un peu marre d'être dans la discussion constante. Il y a des sujets qui ne sont pas « à discuter », qui sont juste à prendre tels qu'ils sont ; écouter des expériences de vie telles qu'elles sont vécues et ne pas les remettre en question ou remettre en question les diverses réactions, la tristesse, les envies d'être violent·e·s envers ce qui nous arrive. Je voulais juste poser les choses telles qu'elles sont et c'est aussi pour ça que j'ai choisi un format vidéo. J'aurais pu organiser une conférence sur le sujet, j'y avais même pensé, mais comme ça concerne des identités et des expériences personnelles, je me suis dit que ce n'étaient pas des choses dont j'avais envie que l'on débâte. De plus, ce projet s'adresse principalement aux populations noires dans le but de les sensibiliser à ce que ça fait d'être queer en plus. Typiquement, avec les mouvements *Black lives matter*, je trouve qu'on a vu beaucoup de discours sur les violences policières ou la violence tout court que les personnes noires subissent, mais qu'on oublie les populations queer, ou alors elles sont entre parenthèses. Typiquement, dans les milieux militants, on se dit « ah il faudrait ajouter une personne queer dans le panel » après avoir réalisé qu'ils avaient été laissé·e·s de côté. Alors qu'en fait, nous sommes bien là et nous sommes aussi un point central, important de cette lutte, pas juste une arrière-pensée. Donc mon but premier est de sensibiliser à la *queerness* dans

les milieux afro-descendants, de faire se rapprocher ces deux milieux militants et de mettre cette intersectionnalité en avant.

Comment vis-tu cette intersectionnalité au quotidien ? Y'a-t-il une oppression plus exacerbée qu'une autre ? Si oui, dans quels contextes ?

C'est une question compliquée parce que ça dépend vraiment des situations. Dans les milieux noirs, je ressens plus la queerphobie, mais dans le contexte suisse, au quotidien, c'est plus le racisme que je ressens. Pour moi, être queer, c'est quelque chose qui peut se cacher, alors qu'être noire, non – je dis « noire » parce que politiquement je suis noire, même si je suis métisse. Après, quand je vais en Haïti par exemple, je ressens plus la queerphobie. Je la vis comme un poids latent, notamment parce que je ne peux pas faire de *coming out*, même auprès de ma propre famille, ou alors que je ne peux pas me dire que je vais retourner vivre là-bas à cause de l'homophobie qui y est présente. Du coup, quand les gens parlent de leur *coming out* ou de leur manière de le gérer avec leurs proches dans les milieux LGBT+ en Suisse, je ne peux pas vraiment m'identifier à ce qui est dit, car la situation en Haïti est différente. Ceci est notamment dû au fait que les gens y sont plus religieux de par l'évangélisation. Donc, de par mon attachement et ma relation à ce pays, mon combat ne peut pas être mené de la même manière que pour mes adèles queer en Suisse. Par contre le racisme, pour moi, c'est plus difficile ; quand on arrive en Suisse on a envie de s'intégrer, on a envie de plaire aux autres et on vit le racisme comme un rejet. Quand je pense à tous mes adèles noir·e·s, aux mouvements *BLM* et à toutes les générations ayant subi et subissant encore le racisme, je vois un poids et une souffrance commune énorme, et c'est horrible. Au final, c'est comme ça que je vis cette intersectionnalité : je suis une femme noire et queer

et je ne peux pas vraiment séparer ces identités. En tant que femme*, je subis le sexisme « ordinaire » comme n'importe quelle femme* en Suisse. En tant que femme* noire, dans des milieux blancs, j'ai souvent été « la femme* noire » de référence alors que c'est impossible de représenter une communauté en tant qu'individu à part entière. En rejoignant des associations afro-descendantes, j'avais l'impression que je pouvais enfin être Ève. Mais après mon *coming out*, j'ai de nouveau senti cette différence ; je n'étais plus juste Ève, j'étais « la femme lesbienne ». Du coup, je suis souvent utilisée comme un *token* ; je ne représente que des entités ou des concepts sans vraiment pouvoir être moi-même. C'est cette intersectionnalité, ce cumul des oppressions, qui fait qu'il est très difficile de trouver un milieu où je peux me sentir bien.

As-tu l'impression que ton projet crée justement un espace militant dans lequel tu te sens bien ?

Oui, c'est vraiment un projet que j'ai fait pour moi ; ça me fait du bien de voir les gens, de les filmer, de faire ces interviews, pour entendre leurs expériences et me sentir moins seule. J'ai en effet pu me sentir vraiment très seule, autant en arrivant en Suisse, sans mes parents à Yverdon, chez mes grands-parents blancs qui ne comprennent pas toujours ma réalité. Ils m'ont par exemple demandé il y a deux jours « Mais tu t'associes au truc *Black lives matter* ? T'es quand même à moitié blanche ! » Ma famille blanche reste une famille blanche, donc même si ça demande beaucoup de temps et d'énergie, ce projet est vraiment thérapeutique pour moi.

As-tu prévu d'autres projets pour la suite ?

Concernant *Noir·e·s et queer*, l'idée serait de continuer à filmer et d'en faire un documentaire. Le format est encore à définir, comme beaucoup

de personnes m'ont contactée pour témoigner, peut-être que ça prendra le format d'une série de mini-documentaires par thèmes, à voir. Je n'ai pas envie d'éteindre certaines voix, j'aimerais utiliser toutes les interviews que je fais et j'aimerais filmer d'autres scènes, peut-être la famille, des discussions avec les parents, etc. Je souhaiterais aussi organiser une rencontre entre les différentes personnes et la filmer. J'en saurai plus l'été prochain, quand j'aurai tout filmé et mis en ordre. Il faut savoir que j'ai tout appris seule et que je n'ai commencé la photographie que cette année, avec mon premier projet, «Our lives matter». Tout ce qui est film, j'apprends au fur et à mesure, c'est vraiment bancal mais j'aime bien parce que ça me ressemble. Ce que j'ai envie de faire je le fais, et ça avance un peu comme ça, sans ligne directrice précise. Sinon, je vais en Haïti l'été prochain avec une amie, et on compte aussi filmer deux-trois choses et essayer d'en faire un documentaire. J'ai envie de m'intéresser à tout ce qui est spiritualité vaudoue et la notion de genre et de sexualité là-bas. Je sais que ça ne ressemble pas à ce que les haïtien-ne-x-s ont l'habitude de voir, du coup j'aimerais vraiment faire un projet avec pour public cible Haïti. Il faut donc que j'aie une manière d'amener tout ce qui est queer différemment de ce que je fais en Suisse. J'ai aussi fait des photos en noir et blanc de personnes noires, comme manifestation digitale – *Our lives matter* – et ça sera d'abord exposé puis affiché dans la ville de Lausanne en décembre.

As-tu un mot de la fin ou des recommandations ?

Lors d'une conférence que j'avais donnée à Genève, pour le CRAQ – Collectif radical d'action queer –, dans le cadre de la *Pride* contre le racisme, je soulevais le fait que l'on parle beaucoup de s'informer, de lire, de regarder des films, d'écouter des podcasts etc. pour soutenir une cause. Mais je pense que tout le monde n'a pas le loisir ou le temps de

s'informer. C'est un privilège, c'est un peu élitiste et il ne faut pas l'oublier. Si l'on apprend l'existence de telle ou telle oppression, je pense que l'on peut être allié-e-x et soutenir une cause (que ce soit avec de l'argent, du temps, des actions, etc.) même sans la comprendre, sans être informé-e-x plus que tant. J'ai l'impression que les gens ne se responsabilisent pas; ça ne suffit pas de lire tel ou tel livre et de se dire «ah, maintenant j'en sais plus» ou même de réaliser que l'on est privilégié-e-x. Il faut voir plus loin et agir. Il y a des associations incroyables comme Asile LGBT, Sleep-In ou Safer Spaces dont je fais partie, et ça vaut la peine de les soutenir, de leur donner un peu d'argent. En bref, j'aimerais rappeler que s'informer n'est pas une fin en soi. Il faut se responsabiliser, réfléchir à comment aider et surtout agir.

Propos recueillis par Lauriane Sigrand & Mathilde Fragnière
Portrait p. 9: Sandrine Gutierrez
Portraits p. 12-15: Ève Marie Perrin

Contact

Ève Marie Perrin

Compte Instagram: @ev.e.prn
 Compte Facebook: Eve Marie Perrin
 IBAN pour soutenir le projet
 CH04 0029 7297 4145 2040 C

Les associations et collectifs mentionnés dans l'article

CRAQ

Compte Instagram: @craqgva
 Compte Facebook: @craqcollectif
 La conférence PRIDE PART 2 d'Ève Marie Perrin est disponible sur leur page Facebook

Asile LGBT

www.asile-lgbt.ch

Sleep-In

www.sleepin-lausanne.ch

Safer spaces

Compte Instagram: @safer.spaces











Soutien à Espace43

Le 18 juin dernier, nos ami-e-x-s d'Espace43 se faisaient évacuer d'Hauteville, lieu qu'ils occupaient depuis près d'une année¹. Nous partageons les valeurs qui les animent, celles d'une société plus juste et égalitaire, et sommes attristée-e-x-s de la fermeture de ce lieu unique.

Cette expulsion intervient dans un climat de répression étatique de plus en plus violent. À l'instar d'Espace43, de nombreux espaces autogérés subissent des pressions et ferment tour à tour leurs portes. Plus généralement, les mouvements contestataires sont l'objet de censures et d'interventions policières démesurées. À Hauteville, ce ne sont pas moins de septante policier-e-x-s qui ont réveillé les occupant-e-x-s à l'aube en défonçant les portes de leur lieu d'habitation à coups de bélier. En sommes-nous arrivé-e-x-s au point où ce type d'intervention ne nous inquiète pas ? À quel point avons-nous endormi la population pour qu'elle ne soit pas révoltée par un usage de la force aussi hors-norme que celle utilisée pour expulser des jeunes qui, je le rappelle, tentaient tant bien que mal de vivre différemment et de donner un sens à leur existence ? Peut-on vraiment les blâmer de ne pas vouloir appartenir à ce système oppressant qui n'offre à la jeunesse que des perspectives moroses ? Cette injustifiable répression dont les mouvements sociaux sont la cible serait-elle le signe que ceux-ci, de plus en plus puissants, déstabilisent l'État ? Je souhaite m'accrocher à cette idée pour éviter que mon esprit se laisse aller à d'autres hypothèses, plus sombres. Les représailles qu'encourent les activiste-x-s et militant-e-x-s sont, elles aussi, disproportionnées. Pour preuve : douze activiste-x-s pour le climat ont été jugé-e-x-s pour une action de désobéissance civile non-violente menée contre Crédit Suisse en novembre 2018², l'évacuation, après seulement quelques jours de présence pacifique, des militant-e-x-s de la Grève du climat et d'Extinction Rebellion de la Place fédérale à Berne ainsi que la violence envers les manifestant-e-x-s pour les droits des réfugié-e-x-s qui essayaient de les rejoindre. And so on... Dérompez-vous, le dicton : « L'herbe est plus verte de l'autre côté de la barrière », n'a rien de véridique, ouvrir un journal qui traite de l'actualité internationale n'est pas plus réjouissant.

J'en ai marre, tellement marre de me réveiller tous les jours pour faire face à de pareilles nouvelles. Marre que des barrières se dressent dès que des valeurs de décroissance et de vivre ensemble sont énoncées. Marre de me sentir piégée et impuissante dans un système qui propose de voir mes camarades comme des potentiel-le-x-s terroristes³. Marre de voir des camarades découragé-e-x-s. Marre de ne pas me réjouir, à l'issue d'une manifestation car je me rends compte du chemin immense qu'il reste encore à parcourir.

J'ai peur, très peur de la « politique de lissage » qui s'opère en ce moment car elle sous-entend que nous ne serons jamais accepté-e-x-s, que nos luttes ne sont pas valables et que nous ferions mieux de nous ranger bien docilement. Ce message symbolique que propage l'État atteint parfois le moral des militant-e-x-s, déjà découragé-e-x-s par un parcours semé d'embûches. À elleux, sachez que je vous soutiens et vous souhaitez de retrouver le chemin de la lutte dès que vous vous en estimerez capable-x-s, n'oubliez pas que nous sommes puissant-e-x-s. Je vous souhaite de constater, comme moi, que la répression peut parfois avoir un effet inattendu, comme à Hauteville.

En observant les ancien-ne-x-s occupant-e-x-s du manoir, je n'ai pu constater qu'un regain d'énergie. Loin de les avoir fait-e-x-s « se ranger », objectif premier de ce type d'intervention, l'expulsion les a fait gagner en puissance. Bien sûr qu'ils ont eu envie de tout casser, de tout lâcher et de se résigner. Or, quelques jours plus tard, je les retrouvais, s'organisant à nouveau, discutant, rigolant, évoquant des souvenirs, ému-e-x-s. Je vous souhaite donc de les voir aujourd'hui se réunir pour organiser de nouvelles expositions, participer à des projets, s'entraider. Et y voir le plus beau des messages d'espoir.

Et à ceux, là-haut, qui ordonnent la répression, votre peur me répugne mais vous n'aurez pas ma haine. À ceux qui la tolèrent, je vous souhaite d'un jour expérimenter la vie en collectivité. Je vous souhaite de vivre nos joies, nos peines, nos ras-le-bol. Je vous souhaite de comprendre notre puissance et d'y adhérer. À mes camarades de lutte, je vous souhaite beaucoup de force.

Pas prêt-e-x-s de se taire, sachez que nos ami-e-x-s d'Espace43 sont encore à ce jour à la recherche d'un endroit où s'établir et poursuivre leurs activités culturelles. Iels se tiennent ouvert-e-x-s à vos propositions par mail à esp4c3@gmail.com.

Célia Carron

Photographie: Charlotte Olivier

- 1 Pour nos lecteur-ric-e-x-s qui n'auraient pas eu l'occasion de fréquenter Espace43, cette association, créée en 2019 par les résident-e-x-s d'un ancien manoir dans les hauteurs de Vevey, organisait divers événements culturels et œuvrait plus généralement, par le biais de divers aménagements (jardin potager, salles d'expositions, ateliers,...) à mettre à disposition des espaces de partage et de rencontre.
- 2 Ndlr. Le procès n'avait pas encore eu lieu au moment de la rédaction de cet article, j'espère très sincèrement que son issue a été la meilleure possible.
- 3 Pour vous donner froid dans le dos, allez consulter la proposition de révision de la loi anti-terroriste proposée par le Conseil Fédéral. *Lois fédérales sur la lutte contre le terrorisme. Les droits humains sacrifiés sur l'autel de la lutte contre le terrorisme.* www.amnesty.ch 2019

Biso bana ya poto

Claudia Ndebele est une jeune femme originaire de la République démocratique du Congo, née à Montreux en 1989. Après un premier apprentissage de créatrice de vêtement, elle élargit sa palette de compétences en se lançant dans des études de graphisme, tout d'abord à l'édhéa (l'école de design et haute école d'art) puis à la HEAD (Haute école d'art et de design). Aujourd'hui, elle réalise différents mandats de communication visuelle en indépendante et développe ses projets personnels.

Son livre d'artiste *Biso bana ya poto* récemment auto-publié, en fait partie. À la genèse de ce travail, des questionnements sur l'appartenance et la transmission de sa culture congolaise. Depuis l'adolescence, elle ressent qu'elle est différente des autres. « Je suis née en Suisse, j'ai effectué toute ma scolarité et vie professionnelle ici, mais on m'a toujours fait comprendre que je venais d'ailleurs. Alors que je ne connais pas mon pays d'origine, n'ayant malheureusement pas encore eu la possibilité de m'y rendre, ma couleur de peau fait qu'on m'associe systématiquement à l'Afrique. » Parallèlement, sa famille, avec qui elle est en contact par téléphone, lui rappelle qu'elle est une enfant d'Europe en utilisant, pour parler d'elle et ses frères, l'expression en Lingala « Biso bana ya poto » qui se traduit en français par « Vous, les enfants congolais d'Europe ». Le titre de l'ouvrage *Biso bana ya poto – Nous, les enfants congolais d'Europe* est une façon de se réapproprier cette expression.

Alors qu'elle se sent seule dans ce questionnement identitaire, elle décide de rencontrer des personnes issues de la diaspora congolaise et découvre qu'ils partagent ce même tiraillement culturel. « En réalité, c'est un sujet que nous n'avions jamais abordé jusque-là et nous avons réalisé que nous avons grandi de la même manière. »

Pour mettre leurs parcours en lumière, Claudia Ndebele entreprend alors des interviews qu'elle retranscrit en partie dans son œuvre, ainsi qu'une recherche dans des albums photos de famille. « J'ai été étonnée de voir comme ces albums se ressemblaient – on y voit énormément de fêtes, d'ambiances à la maison, des regroupements ainsi que des moments de transmissions, comme, par exemple, les mères coiffant leurs filles. » En sélectionnant des images de ces instants de partages, de coutumes, de vie, l'artiste crée une narration photographique. Elle nous emmène, chapitre par chapitre, pour nous raconter l'histoire des enfants congolais en Suisse. Claudia Ndebele, riche de son expérience personnelle, croise le chemin de la grande Histoire et fait alors exister un récit commun. La force de cet ouvrage est aussi de toucher toutes les lectureurice:xs, universellement et indépendamment de nos origines – en se reconnaissant dans une histoire partagée ou en découvrant ce récit pour la première fois.

Biso bana ya poto a été conçu avec une attention graphique particulière. Pour ne citer qu'un exemple, les motifs utilisés pour la couverture et les changements de chapitres, ainsi que la dimension de l'objet sont un rappel au passeport de la République démocratique du Congo – ce document officiel révélateur du processus identitaire de l'autrice. Ces riches propositions visuelles ainsi que ces témoignages poignants font de *Biso bana ya poto* un livre généreux et bouleversant – à avoir absolument dans sa bibliothèque.

En 2020, il a notamment été sélectionné par Transplantation Library¹, une librairie itinérante centrée sur la valorisation de pratiques artistiques diasporiques modernes et contemporaines et finaliste du Prix artistique Croix-Rouge HEAD² en 2017.

Charlotte Olivieri

Conception: Claudia Ndebele

Photographies: Antoine Woeffray

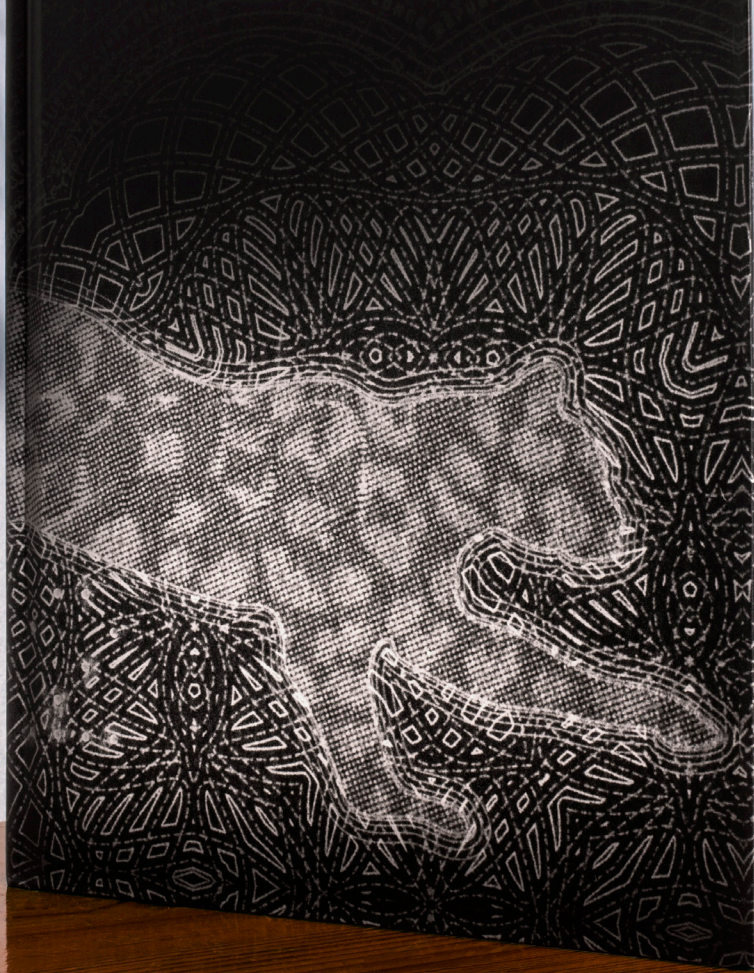
¹ Compte Instagram: @transplantationgallery

² Prix artistique Croix-Rouge 2017: www.hesge.ch, 2020

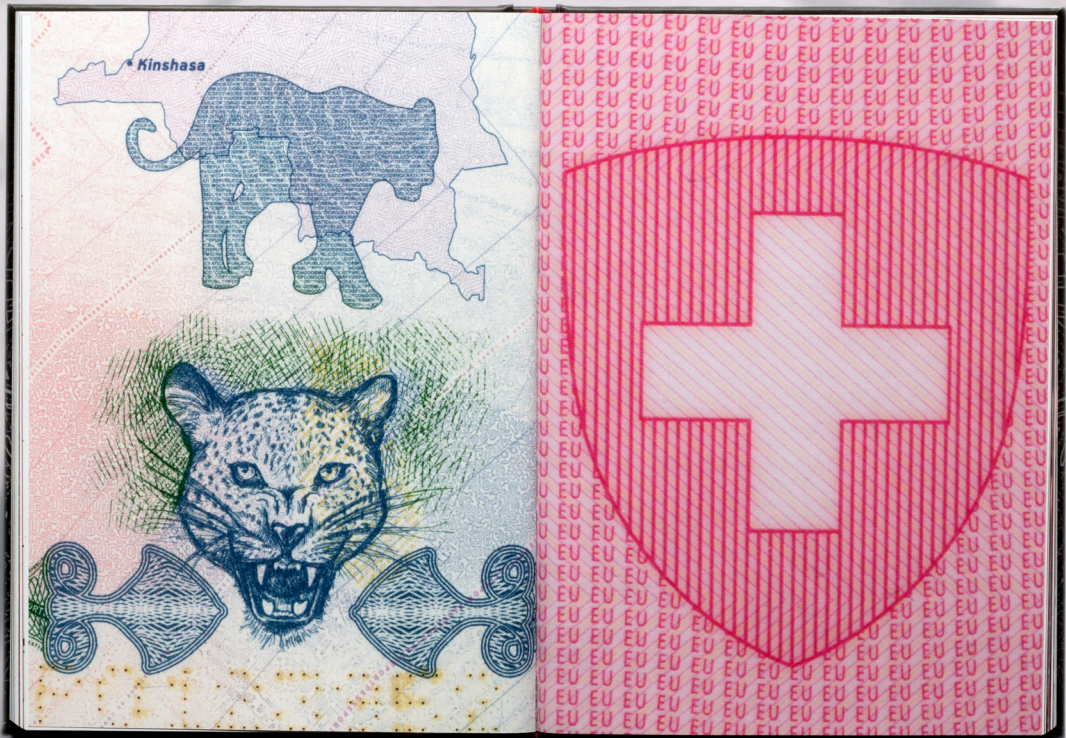
Pour passer commande: contact@claudianebele.ch

BISO BANA YA POTO

Nous, les enfants congolais d'Europe



Grâce à ce travail personnel, j'ai pu extérioriser un sentiment de tiraillement culturel. Cette question identitaire, que je n'avais jamais partagée, m'a toujours préoccupée. Avec ce livre, j'ai eu envie de raconter une histoire – mon histoire – une histoire partagée.



Espèce de sexiste déshy- draté !

« Oh ce con », dit-on d'une personne qui ne mérite pas notre appréciation. Ce mot désignant à l'origine le sexe féminin s'est petit à petit installé, avec ses dérivés connard, connasse, connerie, comme l'un des jurons les plus utilisés aujourd'hui. Cachés derrière ces injures et exclamations se cachent le vagin et la vulve – érigés, comme Eve et sa pomme, en symboles originels du mauvais. Avoir un vagin... quelle connerie ! S'en servir à d'autres fins que la procréation ? C'est risquer de devenir « une pute ». Et quel malheur ... ! « Putain », dont la définition apparaîtrait au 12^e siècle, tiendrait sa racine du latin *puta* signifiant fille, ou alors du verbe latin *putere*, puer, être sale. Pas besoin de vous faire un dessin pour vous aider à comprendre pourquoi la confusion n'a pas franchement choqué.

Mais nous ne nous attarderons pas sur des questions étymologiques ici, car notre intention est autre que celle de décortiquer en détail l'histoire des insultes (bien que le sujet nous intéresse). Nous souhaitons nous tourner vers l'avenir, avec vous, et vous inspirer des alternatives aux insultes usuelles. Insultes qui pour la plupart sont oppressives, reposant sur, propageant, ou enracinant de manière plus ou moins insidieuse des oppressions structurelles¹.

Pensons par exemple au fait que lorsque l'on utilise le mot « enclulé » comme insulte envers un homme*, on véhicule l'idée que la sodomie est un acte préjudiciable et foncièrement mauvais, idée héritée directement d'un catholicisme puritain clairement homophobe

et sexiste (et passé de date). Joindre le qualificatif « gros » ou « grosse » devant nos insultes (par exemple, « gros boloss ») admet la grosseur comme un défaut, une honte, une injure en elle-même. Or notre société hautement grossophobe gagnerait à faire attention à son langage afin de développer un rapport à nos corps plus bienveillant, et remettre en question la hiérarchie des corps, dictée par nos modèles de productivité et du paraître. Considérer qu'être le fils d'une pute soit une insulte, c'est considérer les travailleuse:x:s du sexe comme des mauvaises personnes ; il serait temps d'ouvrir les yeux et de prendre conscience que les travailleuse:x:s du sexe exercent un métier, au même titre que d'autres professions. Éduquons-nous.

Traiter une personne de « débile » lorsqu'elle commet une erreur est validiste, car c'est tout simplement établir que les personnes en situation de handicap ou de vulnérabilité ont moins de valeur que celles qui sont dans ladite « norme ».

Oui, nous entendons déjà les « on ne peut plus rien dire » et les « mais ce ne sont pas des vrais problèmes, les féministes là ! elles savent plus quoi inventer, bla bla bla... ». Nous vous répondrons simplement que pour une société équitable, juste et non violente, débarrassée de ses oppressions, c'est toutes les armes en notre pouvoir qu'il faut mobiliser et

toutes les ressources de transformation qu'il faut invoquer. Le langage façonne consciemment et inconsciemment nos modes de vie et de pensée. Il a une influence directe et importante sur nos comportements. Faire exister un mot permet de faire exister quelque chose, de la même manière qu'utiliser un mot construit notre image de ce qu'il représente. Une pute, un con, un porc, une fiotte, un pédé : sexisme, spécisme, homophobie, racisme, agisme... on n'en veut plus dans nos jurons ! Ensemble, soyons créatif·ve·x:s et rendons nos vocabulaires moins oppressifs, même pour tous les moments où une bonne insulte est nécessaire. Car, soyons bien claire·x:s, nous vous encourageons surtout à ne pas insulter, évidemment. Cependant, nous sommes lucide·x:s : il n'est pas toujours possible de se retenir. Nous vous proposons donc quelques nouvelles options.

Charlotte Olivieri, Sandrine Gutierrez

1 Une oppression ou violence structurelle définit toute forme de contrainte ou discrimination pesant sur un individu en fonction des structures politiques et économiques, et menant à un accès inégalitaire aux ressources, aux libertés et au pouvoir politique, ainsi qu'à l'éducation, la santé ou la justice. Le sexisme est donc une oppression structurelle, tout comme le validisme ou le racisme par exemple, ceci n'étant pas une liste exhaustive.

Putain devient **purée, punaise, ou pétard**
Enculé devient **raclure, ou enflure**
Connard devient **sale mascu(liniste)**
Enfoiré devient **tronche de cake, moule à gaufre, ou pourriture**
Bordel devient **tonnerre de Brest**
Quel bordel devient **quelle vaste gerbe**
Fais pas ta fiotte devient **fais pas ta nouille**
Con devient **tocard, ou ordure**
Gros porc devient **tas de compost, ou pisse chaude**
Vieille merde devient **merde sèche**
Quelle saloperie devient **quelle rancitude, ou tu es rance**
Pétasse devient **fausse sœur*, ou traîtresse**
Pouffiasse devient **vraie chiasse**
Débile devient **flaque sèche**
Connasse devient **bourgeoise glaireuse**
Imbécile devient **cornichon, ou Pro-Trump**
Je m'en bats les couilles devient **je m'en bats les reins**
Va te faire enculer devient **va aux pives, ou va chier**
Pédé devient **fumier**
Sale pute devient **crevure, ou plaie purulente**

L'insulte un peu limite mais parfois nécessaire :

on se mouche dans tes burnes

Là aussi c'est limite mais on vous la propose tout de même :

fil de pute devient fil de facho, ou fil de macho

L'insulte pour tous les jours :

espèce d'antiféministe de merde, ou sexiste déshydraté

L'insulte pour quand c'est vraiment dégueu :

raclure de bidet

Quelques insultes que vous pouvez continuer à utiliser :

chieur-euse-x-s, merde, t'es un pourri, trou du cul, quelle pive, faux jeton, ta gueule, ferme ta gueule, salaud, saligaud



Facebook, un matin. Une meuf poste une vidéo avec du contenu dénonçant des violences sexistes. Dix-sept commentaires. Je lis. Trois commentaires de soutien, deux commentaires clairement idiots postés manifestement par des sympathisants de la facho-sphère, et le reste : une conversation qui se déroule, partie d'une blague. Oui, il y a un mec qui a fait une blague. (Surprise!) Et puis il y a ses potes qui sont venus faire des blagues avec lui. Des meufx-s tentent de faire comprendre que l'humour n'est pas approprié ici, que les oppressions, ce n'est pas drôle pour les opprimé-e-x-s, certain-e-x-s témoignent de leur vécu parfois traumatiques... Mais ils n'y peuvent rien, les garçons un peu masculin¹; ils l'ont repérée, la petite rime qui va faire mouche, le calembour leur brûle la langue. Leurs petits doigts s'agitent sur le clavier, trépidants d'excitation devant la noirceur cynique ou la lourdeur crasse de la fichue blaaague qu'ils sont en train d'écrire. Encore plus outrageante que celle du pote Jean-Stéphane, encore plus mélodieuse que celle du pote Kevin, celle qui fera c'est sûr renchérir Paul-Rémy, car Paul-Rémy ne s'arrête jamais devant rien quand il s'agit d'humour, ah, c'est un *ouf* ce Paul-Rémy. Aaaahhhh l'humour! Aaaahh le cynisme! Qu'est-ce qu'ils aiment ça les garçons masculin. Ils aiment ça, les concours à la blague la plus lourde, la plus cynique, la plus intello ou la plus grasse (c'est selon).

Je vais vous dire, j'ai arrêté de rire à leurs blagues; l'humour peut être une arme, une arme contre une réalité parfois trop dure, une arme contre un système absurde, violent et corrompu. Mais quand l'humour est utilisé comme un paravent protégeant contre la possibilité d'être moins crétin-e-x, ça devient problématique. Et chiant. Et quand je pense qu'en plus, l'idée selon laquelle les femmes* ne seraient pas drôles (ou alors, c'est qu'elles sont moches et qu'elles compensent...) reste bien ancrée dans la tête de beaucoup de personnes, c'est plutôt les larmes d'un chagrin dépité qui me viennent aux yeux. Mais bien sûr, puisque la finesse intellectuelle serait réservée à ces messieurs, eux-seuls aptes à se gausser, en comité fermé, oscillant majestueusement entre philosophie et jeux de mots pouët-caca, on comprend bien que nous, les femmes*, avec notre douceur et notre dévotion à trente-trois de quotient intellectuel (...) on ne nous attende pas au portillon de l'humour... (Ahem.) Dans une de ses nombreuses brillantes

Mon humour se flétrit sur le rail de vos concours de blagues

I Masculinistes, soit des hommes (généralement des virils, des vrais) qui tentent de récupérer le discours des féministes, affirmant qu'à cause d'elles ce sont les hommes qui deviennent des victimes et que l'humanité court à sa perte. Souvent sceptiques quant à la parole des femmes* victimes d'agressions sexuelles, ils ont en revanche très peur que les féministes les émasculent. Parfois grand nostalgiques du temps où les bonnes femmes faisaient pas chier, soucieux de leur liberté d'importuner, ils brandissent rageusement la liberté d'expression – concept qu'ils ne comprennent malheureusement pas toujours bien – pour justifier tout et n'importe quoi. Aussi parfois appelés des ouin-ouineurs, les onepeutplusriendirenfaire-istes, des relous.

chroniques humoristiques, la merveilleuse Marina Rollman décrit le son des vagins qui s'assèchent jusqu'au Japon à l'entente de médiocres « t'es bonne! » prononcés par des hommes. Voilà, si j'étais encline à utiliser mon niveau d'excitation sexuelle pour mesurer l'intérêt ou l'intensité d'une joie ressentie face à quelque chose, et bien j'utiliserais volontiers cette précieuse unité de mesure qu'elle propose pour dire ce que ça me fait, les concours de blagues des garçons.

Pourtant, ceux qui me connaissent savent que je ris. Je ris fort. J'ai peut-être même à mon compteur certains des plus beaux éclats de rire et fous-rires de la Riviera. S'il y avait un concours, on pourrait vérifier. Cependant et malgré cela, non, alors non, je n'ai jamais été à moitié dans votre lit, les gars, grâce à une bonne esclaffade. Et ensuite, je me suis lassée, mais lassée, voyez-vous. Prenez-en pour compte ce billet à la raillerie hautement assumée.

Hommes à tendance masculin, grands fans de vos propres blagues, mais qui souhaitez vous renouveler, à présent je m'adresse à vous! Secouez-vous, soyez des allié-x-s, balancez votre cynisme poussiéreux à la poubelle, utilisez vos beaux mots pour écrire des pamphlets sur la violence du sexisme, faites des blagues qui foutent la dèche à vos potes aux comportements sexistes, allez nous soutenir en manif (mais pas tout devant). Aussi, arrêtez de croire qu'on « mouillera nos slips » si vous faites la meilleure blague, ou que vos zizis en seront grandis. D'ailleurs, si notre société était moins masculiniste, peut-être qu'il serait plus facile d'arrêter de considérer le sexe comme le premier intérêt de toutexs (surtout de tous) et comme le seul moyen de jouir de nos corps et de la vie, ce qui mènerait à un niveau de toxicité ambiant moins craignos. Mais ça, je vous en parlerai une autre fois. En attendant, vive l'humour, fin ou potache, en mixité choisie!

Sandrine Gutierrez

Image : Sandrine Gutierrez

MuToTo nouvelle tendance vestimentaire pour enfants, mélange de wax et design européen

Assise dans son salon, elle raconte ses jeunes débuts dans la couture, lorsqu'elle vivait encore en RDC : « Je n'étais qu'une enfant, je faisais mes habits moi-même. J'ai commencé à couper comme ça, avec les ciseaux, sans patron et je cousais à la main. » Cette passion ne la quitte jamais, et après la naissance de son deuxième fils, elle fait toute sa layette à la main. Cette autodidacte parfait ensuite son apprentissage avec des cours de couture à l'Académie de Nairobi, au Kenya, afin de maîtriser la conception de patrons. Ce talent acquis, elle organise différentes activités comme des défilés de mode afin de soutenir des associations en faveur des familles défavorisées : « on organisait des bals et des bazars pour récolter de l'argent. »

MuToTo est le dernier projet de cette mère de cinq enfants et grand-mère de huit petits-enfants, qui posent d'ailleurs sur les photos de ses créations sur son site. L'idée est née en 2016, au salon « Bébé et Moi », organisé chaque année à Palexpo. Elle y était allée avec sa fille, enceinte de son premier enfant. Nadine Gacond Misumba constate qu'il n'y a aucun habit pour enfants en wax et cela la fait réagir. Elle prend immédiatement les choses en main, avec l'énergie qui la caractérise :

À quelques minutes de la gare de Moudon, caché dans le sous-sol d'une villa, se trouve l'atelier de Nadine Gacond Misumba, la géniale fondatrice de la marque de vêtements pour enfant (bien) nommée MuToTo (qui veut dire *enfant* en swahili). De la petite fille qui coud ses propres vêtements en République Démocratique du Congo (RDC) à la création de la marque, en Suisse Romande, la créatrice me raconte son parcours, ses idées, et la philosophie cachée derrière ses vêtements au design européen, mais faits de tissu wax.





« Je me suis renseignée, et on m'a donné un formulaire pour m'inscrire pour l'année suivante. J'ai pris les formulaires, je les ai remplis et renvoyés. Ils m'ont demandé un modèle, alors j'ai envoyé des t-shirts avec des masques africains et des silhouettes d'animaux africains coupés et brodés en tissu wax. Ils ont adoré et m'ont dit que c'était quelque chose qui leur manquait. » Dans une ville aussi culturellement diversifiée que Genève, l'absence d'offre de vêtements pour enfants mélangeant tissus africains et design européen paraît particulièrement étonnante, même si elle n'est en fait que révélatrice de la discrimination structurelle que subissent les personnes et les cultures extra-européennes, en l'occurrence africaines.

La fondatrice de MuToTo regrette que le tissu wax soit encore largement inconnu en Europe, particulièrement en Suisse. Une partie de son travail consiste en fait à expliquer à ses client·e·s son origine, dont l'usage est extrêmement répandu en Afrique: « Il n'y a pas de limites entre les pays: c'est un tissu du continent africain. » Chaque culture, cependant, possède des types de motifs préférés, par exemple le *kente* typiquement ghanéen, ou le *bogolan* typiquement malien et ses coupes, selon les goûts, les coutumes et les époques. Toutefois, avant d'être un tissu panafricain, le wax est à l'origine un tissu international, produit de la colonisation: sa technique de production bien particulière

vient d'Indonésie et est proche du *batik*. Elle consiste à imprimer, à partir de cire – d'où son nom (« wax » signifie cire en anglais) – des motifs sur un tissu de coton. Récupérée par les colonisateur·rice·s hollandais·e·s et anglais·e·s, la production de ce tissu démarre aux Pays-Bas afin d'inonder volontairement le marché africain. C'est une réussite; bientôt l'Afrique entière, toutes classes sociales confondues, se l'arrache. Dès les années soixante, le monopole économique européen passe par la décolonisation avant d'être récupéré par des pays africains qui commencent à produire leur propre wax avec des usines implantées localement, en particulier en Afrique Centrale et en Afrique de l'Ouest. L'engouement du continent africain pour ce tissu ne faiblit pas à ce jour, à tel point qu'il est devenu, d'un point de vue européen, le « tissu africain » par excellence. De manière significative, ce long voyage de réappropriation culturelle finit... en Chine, plus particulièrement à Guangzhou, anciennement Canton. C'est là-bas que la fondatrice de MuToTo commande ses tissus: « C'est une histoire triste, parce que chez nous, au Congo, il y avait des usines qui produisaient du wax. Toute l'Afrique avait des usines qui en fabriquaient, mais elles ont toutes été vendues, principalement à des entrepreneur·euse·s chinois·e·s... Actuellement, vous pouvez trouver du wax partout, du petit marché au centre commercial, voire en ligne, du Nigéria au Congo,

mais c'est du wax qui vient de Chine. » Cette ultime délocalisation, suivant les lois d'un capitalisme global qui préfère payer moins et produire plus, est la fin de parcours de ce tissu qui a subi de multiples appropriations et réappropriations culturelles. Malgré ce chemin sinueux, il est maintenant devenu un produit culturel panafricain.

L'entrepreneuse souligne les qualités inestimables de ce tissu: « Il s'adapte à chaque mode, on peut faire tout ce qu'on veut avec le wax. » Pourtant, malgré cela, il a encore jusqu'à récemment été largement boudé par les créateur·rice·s de mode, comme le souligne Nadine Gacond Misumba: « C'est dommage, parce que ça fait des années que les grand·e·s couturier·ère·s connaissent ce produit. Iels ont des mannequins africain·e·s, mais ne mettent que rarement du wax dans les défilés! Si on regarde la soie qui vient de Chine, elle a largement sa place dans les défilés! Mais pourquoi? Le wax est facile à utiliser, à coudre, à couper, pas comme la soie qui glisse quand on la coupe. C'est de la discrimination; comme c'est un tissu africain, il n'a pas la même exposition. »

En filigrane de MuToTo se trouve un projet de valorisation et de popularisation de ce tissu qu'elle propose uniquement pour les enfants, car les grandes marques se le sont déjà approprié pour des vêtements pour adultes. Face à l'inévitable question de



bon marché par rapport au temps passé sur chaque pièce, car elle n'a pas l'ambition d'en vivre et le départ de ses enfants lui a permis de s'y consacrer davantage. Derrière le talent et la créativité de cette couturière, entrepreneuse et forte personnalité, se cache le parcours du tissu wax en son entier: récupéré par des grandes marques qui l'achètent très peu cher – (souvent) en Chine et en gros, ce qui baisse les prix – et le revendent à des prix défilants toute concurrence, c'est l'entier de la production artisanale et donc du travail, particulièrement des femmes*, qui se trouve dévalorisé. Habitué-e-x-s que nous sommes aux bas prix de la *fast fashion*, mettre un prix permettant un salaire digne paraît tout de suite excessif, et cela aux dépens du travail artisanal: « Si je comptais mes heures, on ne pourrait pas l'acheter. Dès que les habits arrivent vers septante francs, les gens n'achètent pas... J'ai créé de très jolies robes comme une robe de princesse, avec un wax à sequins brodé et très cher à l'achat. J'ai essayé de les vendre à cent-dix francs et personne n'achetait. Mais lorsque c'est une grande chaîne de vêtements, peu importe le prix; les parents achètent, car ils regardent la marque et non le travail! » Une raison de plus pour aller la voir dans les différents marchés où elle vend ses créations, et de consulter son site.

Valentine Bovey

Portraits: Céline Simonetto

Vous pouvez consulter sa page Facebook (@[MuToToClothes](#)) pour voir les différents marchés où elle vend ses créations Et consulter son site en ligne: www.mutoto.ch.

l'appropriation culturelle, qui fait beaucoup parler dans les milieux féministes*, la fondatrice est catégorique: « Ce n'est qu'un tissu! Il y a des tissus européens comme il y a du wax africain! C'est un tissu international! Et on ne peut pas dire que c'est seulement les femmes* noire-x-s qui peuvent le mettre, tout le monde peut porter ça: les enfants, les adultes, les hommes* aussi. » Elle apporte cependant une nuance quant au design et à la coupe: « Unex européen-ne-x ne peut porter ça de la même façon qu'unex africain-e-x-s, ça n'irait pas! ». Le mélange entre wax africain et design européen serait donc fédérateur, et permettrait de ne pas sacraliser un tissu qui mériterait d'être davantage porté et

mis en valeur. D'ailleurs, les client-e-x-s de MuToTo sont d'origines et de cultures différentes et les réactions sont enthousiastes.

Nadine Gacond Misumba propose quelque chose de véritablement unique, à tout point de vue. Au salon Palexpo, elle n'a jamais vu une concurrence qui présente des modèles en wax. « Je suis la seule! ». Seule, elle l'est aussi lorsqu'elle prépare les vêtements « de A à Z », généralement trois pièces uniques pour chaque taille: « C'est du boulot. C'est un énorme travail. C'est artisanal. » Sa passion se ressent lorsqu'elle me fait faire le tour de son atelier. Elle me confie qu'elle peut se permettre de fixer des prix relativement

Quel·le·x féministe * aquatique es-tu ?

Quelle voiture es-tu ?

- Une kangoo
- Une mini cooper
- ◆ Une fiat panda
- Un quad rutilant

Quelle fleur es-tu ?

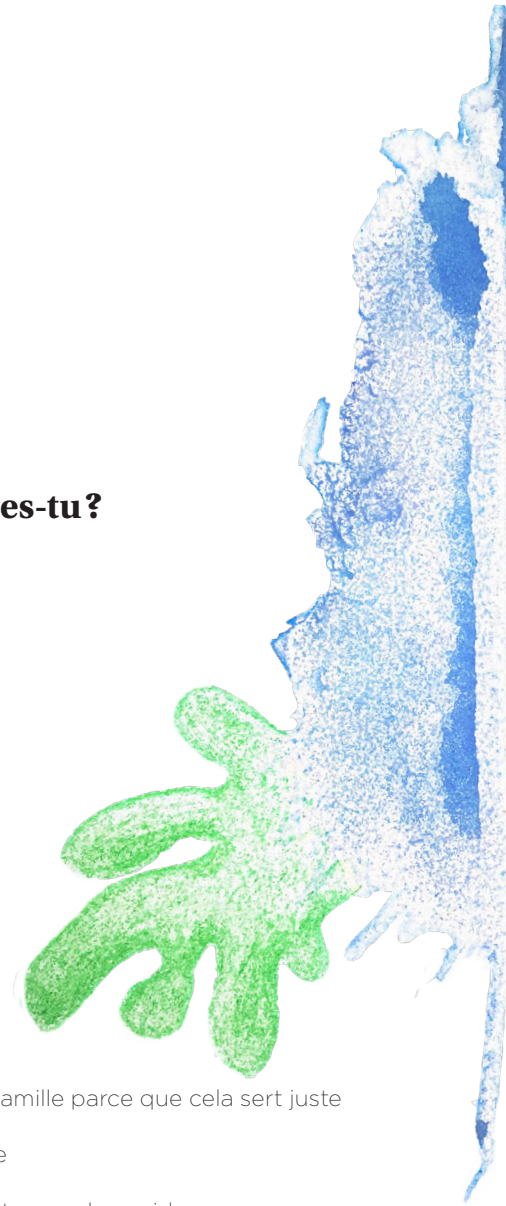
- La renoncule de séguier
- ◆ Le bleuet
- Tu préfères la pelouse
- Le lys

Quelle promesse te fais-tu sans jamais réussir à la tenir ?

- Ne plus reprendre tonton Roger sur ses propos sexistes et racistes aux repas de famille parce que cela sert juste à faire partir tout le monde
- Arrêter de dire « putain » parce que c'est insultant pour les travailleuse·x·s du sexe
- ◆ Ne plus chanter Céline Dion au karaoké - même si qu'est ce qu'on l'aime Céline
- Ne plus acheter des bananes même si c'est bon et pratique à manger, surtout en temps de covid

Quel est taon partenaire idéal·e·x ?

- Un·e·x grand·e·x blond·e·x tatoué·e·x qui mange bio
- ◆ Quelqu'un·e·x avec qui tu pourrais partager tes peurs sans te sentir jugé·e·x
- Vin Diesel
- Euh, toute expérience est bonne à prendre



Que vois-tu sur le dessin ci-dessous ?

- Un cerf à l'orée d'une forêt
- ◆ Des gouttes d'eau perlant le long de la vitre d'un refuge lors d'une averse d'été
- Le fil de tes pensées un soir de doute
- Une carafe d'eau remplie de confettis en équilibre sur la corde à linge du jardin de ta voisine

Quel est ton animal préféré ?

- Le colibri
- L'opilion
- Le blobfish
- ◆ Le lézard des murailles

Sur une île déserte, tu prends ...

- Un marsupilami de petite taille
- Une serpette avec un manche ergonomique
- ◆ Une boîte d'allumettes, plus particulièrement celle avec l'image du Cerwin
- Taon meilleure-x ami-e-x

Quelle est la tâche ménagère que tu tiens en horreur ?

- ◆ Aller à la déchetterie communale le samedi matin
- Nettoyer le bac à poubelle lorsqu'elle a coulé et ce, depuis plus de 27h
- Enlever les guêpes et les mouches, voire même les coccinelles mortes sur le rebord de la fenêtre
- Repasser des slips

Quel serait ton pouvoir magique ?

- ◆ Devenir invisible lorsqu'on te pose une question à laquelle tu ne sais que répondre
- Choisir toujours le melon le plus mûr
- Gagner aux échecs même quand tu as une conjonctivite à chaque œil
- Retenir la totalité des titres et auteur-ric-e-x des livres que tu as lus

Quelle est ta citation préférée ?

- ◆ La vie, ce n'est pas attendre que les orages passent, c'est apprendre à danser sous la pluie
- Ne te fie pas au chihuahua endormi qui ronfle tel le pivert
- Ce qui ne te tue pas te rend plus fort
- L'habit ne fait pas le moine

Calcule ton score et découvre quel-le-x féministe * aquatique sommeille en toi



Conseils proposés par nos expertes de la société des amatrices de personnages amphibies et atypiques Anaïs Chevalley et Amélie Huguenin

Majorité de



L'observateur-riche-x sur la plage

Discret-e-x et timide, tu écoutes beaucoup les autres, prends le temps d'analyser, de réfléchir avant de donner ton opinion. Parfois un peu rêveur-euse-x, tu as tendance à douter et à te remettre en question - ce qui peut s'avérer utile pour ne pas te lancer dans des eaux trop polluées. Sur ton linge, tu vois l'horizon. Heureusement que tu es là car sinon, les personnes atteignant la bouée à la nage n'auraient plus personne à qui faire signe. Veille toutefois à ce qu'on ne t'oublie pas.

Le conseil des expertes: commence le water polo, t'inquiète t'auras toujours ton fond.

Majorité de



Lae nageur-euse-x de natation synchronisée

Plein-e-x de vie, tu aimes te lancer de nouveaux défis, et quand tu le fais, tu fonces. Tu as lu tout-tes les autrice-x-s féministes *, tu aimes débattre et que ta voix soit écoutée. D'ailleurs, elle porte bien (parfois trop, nous le confessons). Quand tu te lances dans quelque chose, tu as tendance à ne pas t'arrêter tant que ce n'est pas parfait. Un petit fond d'anxiété ?

Le conseil des expertes: fais attention, les personnes parfaites finissent par être ennuyantes.

Majorité de



L'aquabikeur-euse-x du dimanche

Tu es singulier-ère-x, frais-che-x et tu cultives ta différence. Tu es parfois si dispersé-e-x que les autres ont tendance à ne pas savoir qui tu es. Mais bon, « qui sait qui iel est ? » nous diras-tu. Tu restes optimiste malgré tout, merci.

Le conseil des expertes: pour ta gouverne, pédaler sur place dans l'eau est complètement inutile.

Majorité de



Lae plongeur-euse-x spéléologue

Curieux-se-x, tu sais déceler de la beauté là où il n'y en a pas. Passionné-e-x par certains domaines spécifiques, tu restes souvent incompris-e-x. Tu aimes comprendre le fond des choses, aller griller dans les tréfonds, quitte à ce que cela te coûte - émotionnellement et socialement. Ni bleu ni jaune, tu te situes dans une zone verte. Même si la profondeur des océans est attirante, attention à pouvoir remonter à la surface.

Le conseil des expertes: lâche prise, tout va bien se passer.

L'InConfortable

Mort de Georges Floyd. Révoltes.

Nuée de carrés noirs postés sur les réseaux sociaux.

Est-ce que je poste moi aussi un carré noir ?

Non. Je préfère écouter.

Écouter les personnes principalement concernées par le racisme nous dire leur expérience, leur ras-le-bol. Comprendre alors les rouages du racisme, ses racines. Comprendre que je fais partie du problème. Et essayer de devenir une meilleure alliée.

Vaste programme mais non moins indispensable. Quel bonheur, donc, d'avoir vu poindre *L'InConfortable* dans le paysage des podcasts suisses à la fin de l'été. Réalisé par Fayiza Cissé et Kaziwa Raim, deux femmes établies à Fribourg, le podcast mensuel donne la parole aux femmes* racisée:x:s en Suisse. Inspirées du podcast français *Kiffe ta Race*, les expériences auxquelles les réalisatrices nous donnent accès permettent de comprendre (si ce n'est pas déjà le cas) que le racisme, comme toute oppression systémique, ne concerne pas que les pays voisins et ne s'arrête ainsi pas aux frontières suisses. Bien réel, le racisme vécu en Suisse s'avère, selon les réalisatrices de *L'InConfortable*, bien plus insidieux et difficile à dénoncer. La conséquence première de cette insidiosité étant que les femmes* racisée:x:s peinent à se sentir représentée:x:s et manquent de visibilité. Ce podcast mensuel d'une durée de quarante-cinq minutes a également pour vocation, au travers des expériences relatées, de transmettre des clés de compréhension et d'action aux allié:e:x:s des luttes anti-racistes.

J'invite donc nos lecteurrice:x:s à écouter *L'InConfortable* pour comprendre ou s'identifier aux divers vécus et réalités auxquels Fayiza et Kaziwa nous donnent la chance d'accéder avec une clarté et une motivation sans pareilles. Comme diraient Fayiza et Kaziwa: « Si tu es confortable, c'est que tu n'écoutes pas ». Soyons inconfortable:x:s et surveillons de près la sortie des épisodes de ce fabuleux podcast.

Célia Carron

Illustration: Julie Wuhrmann



Jeune trentenaire née à Genève d'un père ghanéen et d'une mère suisse, Pamela Ohene-Nyako grandit dans la région de Nyon. Après un Bachelor en relation internationale puis un master en histoire, elle devient assistante doctorante en histoire contemporaine à l'Université de Genève. Elle a été très présente dans les médias ces douze derniers mois – peut-être l'avez-vous récemment vue dans l'émission « Dans la tête d'un noir » de la RTS (02.09.2020)¹. Nous avons vu Pamela Ohene-Nyako pour qu'elle nous présente Afrolitt', une plateforme littéraire bien particulière. Cette rencontre a aussi été l'occasion de lui poser quelques questions d'actualité. Vous retrouverez ses réponses en deuxième partie de cet article.

Portrait de Pamela Ohene-Nyako

AFROLITT'
Une plateforme littéraire unique en son genre

Son goût pour la littérature noire et afrodescendante donne envie à Pamela Ohene-Nyako d'en partager l'expérience avec autrui. C'est en 2016 qu'elle fonde Afrolitt', une plateforme qui a pour vocation de lancer la discussion sur des sujets de société à partir de lectures d'auteur-riche-x-s noir-e-x-s [voir lexique en fin d'article]. Dans les médias, Pamela Ohene Nyako est souvent réduite à sa seule étiquette de représentante d'un mouvement afroféministe* suisse. Bien qu'engagée depuis longtemps dans ce mouvement militant, notre invitée n'a pas pensé Afrolitt' autour d'une posture militante, mais autour de l'échange. Lumière sur ce projet particulier.

Dans nos cours de français, de l'école obligatoire à l'université en passant par le gymnase, pour ceux qui ont suivi cette route, force est de constater que la littérature proposée est en général écrite par des hommes blancs. Afrolitt' entend répondre à cela. Le but de la plateforme est de faire découvrir des œuvres d'auteur-riche-x-s racisé-e-x-s sans les réduire à l'exotisme: « Si tu n'es pas un homme blanc, il y a cette idée que ce que tu écris doit « faire voyager ». Si tu n'écris pas de la littérature estimée comme assez exotique on te dira que ça ne va pas, que ce que tu écris est trop universaliste et que tout le monde peut s'y retrouver. Derrière Afrolitt', il y a l'envie de prendre ces auteur-riche-x-s qui sont seulement lu-e-x-s ou sélectionné-e-x-s sous le prisme de l'exotisme pour amener les gens à se penser elleux-mêmes. » Pamela Ohene-Nyako souligne la dimension universaliste de la littérature noire, qui est largement refusée alors qu'elle semble être une évidence pour la littérature écrite par des blanc-he-x-s: « Des populations entières se sont retrouvées en lisant du Voltaire, pourquoi ne serait-ce pas également possible quand l'auteur-riche-x n'est pas blanc-che-x? ». Afrolitt' a comme ambition d'ouvrir les horizons sur une littérature plus diversifiée car « la littérature noire, de par les expériences qu'elle peut véhiculer, nous informe de quelque chose de nous et de l'humanité. Ne pas s'y pencher, c'est passer à côté de plein de savoirs, de connaissances, de possibilités de poser un miroir en face de soi-même. » Cela permet aussi de construire des images alternatives des représentations que les gens ont de l'Afrique et de sa soi-disant misère. « Quand tu lis une œuvre de Chimamanda Ngozi Adichie – écrivaine nigériane – tu te dis: il y a un autre monde qui existe. »

Les rencontres d'Afrolitt' ont lieu toutes les neuf semaines autour d'un livre choisi et proposé par sa fondatrice. Le groupe de lecture n'est pas réservé à un public averti ou particulièrement littéraire: l'œuvre à lire est toujours proposée avec un thème ou une question de société, et sa lecture est recommandée, mais pas obligatoire. Le thème est aussi l'occasion de pouvoir aborder des sujets graves, sans tabou. À Afrolitt', on parle de tout. « On parle de noir·e·x·s, de blanc·che·x·s, de racisme, on parle de colonisation, de sexisme sans employer des termes comme « discrimination » ou « xénophobie » pour adoucir les émotions. C'est un lieu où on est la·e·bienvenu·e·x – les rencontres se font en mixité – peu importe qui nous sommes pour échanger ou écouter, que nous soyons affecté·e·x·s directement par le racisme ou que cette problématique nous paraisse plus lointaine. » Pamela Ohene-Nyako nous confie l'importance de l'aspect pédagogique de cette démarche: « Dès le moment où je tiens cet espace, c'est aussi mon rôle d'être dans la pédagogie et la transmission. » De quoi poser un cadre pour les personnes qui pourraient se sentir extérieures aux problématiques abordées, un cadre respectueux où on est libre de (se) poser des questions. « Il faut sortir de cette pensée que si c'est écrit par un·e·noir·e·x, c'est forcément de la littérature pour les noir·e·x·s. »

Depuis ses débuts en 2016, l'audience d'Afrolitt' a évolué. « Au départ il y avait beaucoup de femmes* noire·x·s et afro-féministes*, sans doute dû au fait qu'elle·x·s se retrouvaient dans cette image que je représentais, étant engagée et militante », analyse Pamela Ohene-Nyako. Le public s'est progressivement diversifié tout en restant en grande partie féminin, à croire que les groupes de lecture sont considérés par beaucoup comme « réservés » aux femmes*. Serait-ce dû au fait que la majorité des auteur·rice·x·s proposé·e·x·s soient en fait des

autrice·x·s? Une autre observation de la fondatrice est que les hommes* sont plus présent·x·s lorsque les livres proposés ne sont pas de la fiction, comme pour *Le racisme est un problème de blanc* de Reni Eddo-Lodge², où la moitié de l'audience était masculine (hommes* noir·x·s et hommes* blanc·x·s confondu·x·s). Les termes comme « racisme » ou « colonialisme » semblent attirer le public masculin, alors que les autobiographies de femmes* noire·x·s ou le mot « féminisme » semblent dissuader les hommes* de venir aux rencontres.

Organiser des groupes de lecture est donc l'une des activités principales d'Afrolitt', mais la plateforme ne se réduit pas à cela: elle propose des événements littéraires, des lectures publiques, des discussions avec des auteur·rice·x·s retransmises sur une chaîne YouTube, et un dernier projet en date, la websérie « Afrolitt' cooks ». Cette série allie la présentation d'une œuvre littéraire avec une recette de cuisine. Étonnamment, ce projet a reçu un écho chaleureux auprès d'un public masculin.

L'ensemble de la plateforme est profondément ancré dans les valeurs de sa fondatrice, mais à la question de savoir si Afrolitt' est une activité militante, Pamela Ohene-Nyako nuance: « Ça ne peut pas se détacher de qui je suis. J'ai des idées et des prises de positions claires, donc oui. Mais c'est avant tout un projet créatif pour moi. C'est un projet qui part d'une initiative personnelle par opposition à une association regroupant plusieurs personnes. C'est vraiment un moyen avec lequel je peux exprimer ma créativité, être dans un mode entrepreneurial indépendant tout en étant dans la pédagogie. C'est un peu toutes mes casquettes que je peux porter avec cette activité. »

1 RTS. *Dans la tête d'un noir*. Vidéo en ligne sur RTS.

2 EDDO-LODGE Reni. *Le racisme est un problème de blanc*. Autrement. 2018

Afrolitt' a vu le jour en 2016 à Lausanne sous forme de rencontres littéraires informelles autour de la littérature d'afro-descendant·e·x·s. Après quelques mois d'existence et fort de la demande, Afrolitt' prend la forme d'une plateforme littéraire et s'étend jusqu'à Genève.

Les différentes activités d'Afrolitt'
à retrouver sur www.afrolitt.com/fr

Groupes de lecture autour d'un livre à lire (ou pas) proposé par Pamela Ohene-Nyako et thème de discussion annoncé à l'avance toutes les neuf semaines. Toute personne intéressée peut y participer. Espace mixte. Lecture du livre recommandée mais pas obligatoire, aucun prérequis. Les lectures ne se font pas forcément en fonction de l'actualité. L'idée est plutôt de prendre le livre comme porte d'entrée pour discuter de problématiques sociétales et se penser soi-même. Les discussions se font autour du thème de la soirée plus que sur l'analyse littéraire du livre.

Événements littéraires
Lectures publiques, performances

La chaîne Youtube Afrolitt'
Une websérie. Saison 1: Discussion, animée par Pamela, avec des acteur·rice·x·s de la scène d'Accra au Ghana dans la même idée que les rencontres mais en tête-à-tête avec des personnalités ayant lu une palette de livres.

Afrolitt' cooks
Ou comment allier amour des livres et de la cuisine



Inter- view

On parle beaucoup des USA, surtout dans l'actualité, des meurtres de George Floyd, et Jakob Blake. La réalité aux États-Unis est-elle vraiment différente de la nôtre et, par corollaire, quel est le visage du racisme en Suisse ?

Pamela Ohene-Nyako : Tout d'abord, rien que pour les États-Unis, c'est très intéressant de voir les cas qui se popularisent, et qui amènent à des contestations énormes. Parce qu'il y a tous les jours de noir-e-x-s qui meurent de la violence policière aux USA. Il y a des cas qui sont visibilisés, et d'autres qui le sont moins. D'un point de vue féministe*, il est intéressant de voir comme la mort de Breonna Taylor par exemple n'a pas connu le même retentissement médiatique que celle de George Floyd. Ensuite, par rapport à la Suisse, il faut voir que parler des USA est un moyen discursif pour délégitimer le racisme qui date de la fin de la colonisation en Europe. L'Europe, dans son discours majoritaire, scientifique et politique, pour éviter de parler du racisme lié à son passé colonial, a toujours pris l'exemple des USA et de l'Afrique du Sud pour dire qu'il n'y avait rien de tel sur notre continent. C'est une stratégie. En Europe, le racisme, c'est l'Holocauste, car on ne peut faire autrement que d'admettre que c'était du racisme, mais le racisme anti-noir, c'est réservé aux États-Unis et à l'Afrique du Sud avec l'*apartheid*. Ce qui est difficile quand tu grandis en tant que noir-e-x en Suisse dans ce discours ambiant, c'est que pour comprendre ce qui t'arrive, tu dois trouver toi-même les mots pour nommer ton expérience de racisme, car elle ne ressemble pas à ses expressions les plus radicales comme l'*apartheid*, le lynchage etc. Maintenant il y a des générations qui vont pouvoir le faire, mais moi en grandissant je

ne qualifiais pas les expériences que j'avais vécues de racisme. On appelle aujourd'hui ce type de racisme du racisme ordinaire, à savoir un racisme plus quotidien, fréquent, de l'ordre de la remarque, du ressenti. C'est présent, mais fait sans user largement de la violence ouverte verbale ou physique – même si elle n'est pas absente. Sous son expression générale, ce sont plutôt des rappels permanents que l'on vient d'ailleurs et qu'à cause de cela, on n'est pas assez bien. Par exemple, la fameuse question « tu viens d'où », toucher constamment les cheveux ou la peau sans le consentement de la personne, les projections sexuelles – si tu as le malheur d'être une femme* un peu basanée-x, alors tu risques d'être fétichisée-x. En Suisse on a un racisme qui s'exprime à l'européenne: nié, mais présent. En plus, comparée aux autres pays européens, la Suisse se construit comme un pays neutre; c'est une neutralité qui, dans l'acceptation commune, implique qu'on est gentil-le-x-s, parce qu'on ne fait pas la guerre.

En somme, on est neutres politiquement, mais économiquement pas du tout.

Quand on dit neutralité, ça donne l'impression que la Suisse n'a pas de position. Cela crée une auto-perception des Suisse-esse-x-s qui leur fait penser que parce qu'ils sont issus d'un pays neutre, ils sont innocent-e-x-s. L'humanitaire et le CICR jouent aussi un grand rôle dans l'image de la Suisse, à l'étranger mais aussi au sein du pays. Cette philanthropie émane forcément de « bonnes personnes » et une bonne personne ne peut pas être raciste. Le racisme est analysé comme une question morale: être raciste serait mauvais, et être gentil-le-x exempterait d'être raciste. C'est la manière dont les gens réfléchissent à cela! C'est pour ça que c'est extrêmement compliqué d'avoir des conversations sur le racisme. Les gens pètent les plombs, et répondent: « Non, nous on est gentil-le-x-s! Les racistes c'est des méchant-e-x-s! » [rires].

C'est donc pris comme une question morale par opposition à la question structurelle et systémique qu'elle est en réalité ?

Exactement. La manière dont on analyse le racisme en Suisse, c'est de voir qu'à cause de l'histoire de ce pays, et des décisions

qui ont été prises, le racisme fait partie des structures, des références, des modes de compréhension de la société. Lorsque l'on commence le débat, il faut d'abord le recentrer, ramener la personne qui est à des millions de kilomètre en précisant que ce n'est pas un enjeu moral, on s'en fout que tu sois gentil-le-x. C'est ce qui est difficile dans le débat sur le racisme au niveau suisse: tu dois toujours justifier pourquoi tu en parles. Je suis déjà contente quand il y a des gens qui savent que c'est là, que ça existe. Récemment, dans une manifestation, une personne d'origine camerounaise est venue en tant que réfugiée, et elle-même tenait un discours du type « les Suisse-esse-x-s sont quand même gentil-le-x-s, parce qu'ils nous ont accueilli-e-x-s ». Elle faisait le comparatif avec la Belgique et la France. Parce que la Suisse n'a pas eu de colonies formelles, c'est encore plus difficile de percevoir que le racisme est une réalité en Suisse.

Malgré le fait que la Suisse n'a pas de colonies formelles, elle a participé à la Conférence de Durban, en 2001, qui est une conférence mondiale pour lutter contre le racisme et l'antisémitisme, organisée par les Nations Unies. Comment cela s'explique-t-il ?

La Suisse va à Durban pour remplir les bons offices, car c'est une conférence internationale, avec le thème du racisme *et* de l'antisémitisme. Malheureusement pour la Suisse, juste avant Durban avait eu lieu la commission du rapport Bergier [voir lexique en fin d'article], qui établissait la responsabilité financière de la Suisse dans la Deuxième Guerre mondiale. À Durban, il y avait une discussion sur les réparations liées à la colonisation, et la Suisse considérait qu'elle n'avait pas besoin de participer parce qu'elle n'avait pas été une puissance coloniale. Mais, au niveau politique, une commission s'est créée pour demander qu'on fasse une recherche historique sur cette question *aussi*, au vu de ce qu'il s'était passé avec le rapport Bergier, par précaution. À la suite de ça, la recherche scientifique s'est penchée sur les liens entre la Suisse et l'esclavage. Et les résultats ont déterminé que non seulement des personnalités suisses, mais aussi l'État de Berne, avaient participé à la traite négrière. L'État de Berne était l'un des principaux actionnaires de la compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC) [voir lexique en fin d'article].

Cela met en lumière comment le fait d'être à la fois femme * et noire·x crée une situation particulière que le féminisme classique ne prend pas en compte.

Donc l'économie suisse est aussi liée à l'esclavage et au commerce triangulaire ?

Oui ! On entend souvent que la Suisse n'a pas pu participer parce qu'elle n'aurait été fondée qu'en 1848. Ce sont des justifications assez faibles. Si une grande quantité d'individus ou d'entreprises participent à quelque chose sans que l'État soit impliqué formellement, la perception à l'extérieur du pays sera quand même que le pays en question est impliqué.

On a beaucoup parlé des velléités de déboulonner les statues. Qu'en penses-tu ?

Il y a la revendication d'enlever la statue de David De Pury [voir lexique en fin d'article] à Neuchâtel. Mais, la nuance est importante, elle n'a pas été déboulonnée : il a été demandé qu'elle soit enlevée. Le débat porte plus largement sur l'espace public, sur pourquoi des statues et des noms de rues racistes existent (par exemple le Boulevard Carl Vogt [voir lexique en fin d'article] à Genève), des voix se sont élevées pour rebaptiser les rues et enlever les statues. Mais c'est resté au stade de la demande ! Ce que les gens semblent oublier. Iels voient les images de gens en train d'abattre des statues aux États-Unis et tout de suite le discours s'enflamme chez nous. En Suisse, tout le monde s'en fiche de la statue en question. Mais dès qu'on parle de l'enlever, il y a des levées de boucliers... Comme pour les noms de rue ! Alors que personne ne sait comment la rue s'appelle. Juste par principe, les gens s'opposent.

Maintenant qu'on a parlé du racisme dans la société suisse, nous en venons au sujet plus spécifique de l'afrofémisme*. Est-ce que tu pourrais définir ce terme et nous expliquer en quoi c'est important ?

Le terme « afrofémisme* » est assez récent, il circule dans le monde contemporain, car il a été popularisé et mis en visibilité par le collectif Mwasi [voir lexique en fin d'article], en 2013-2014. En anglais, on dit plutôt *black feminism*. Cela met en lumière comment le fait d'être à la fois femme* et noire-x crée une situation particulière que le *féminisme classique* ne prend pas en compte. Le *féminisme classique* est un féminisme, au niveau des revendications, qui demande par exemple la liberté sexuelle, le droit sur son

propre corps, le salaire égal. Les revendications peuvent être les mêmes dans l'afrofémisme*, mais il y a la dimension raciale qui rentre en ligne de compte. Ce n'est pas la même chose d'être une femme* blanche-x que d'être une femme* noire-x. À partir de là, on peut rajouter beaucoup d'autres facteurs de différence, ça veut dire par exemple qu'être une femme* blanche-x lesbienne-x n'est pas la même chose qu'être une femme* noire-x lesbienne-x, ou qu'être une femme* blanche-x pauvre n'est pas la même chose qu'être une femme* blanche-x riche.

De quelle manière spécifique se manifestent les oppressions liées au fait d'être une femme* noire-x dans la société suisse ?

Dans le monde du travail, ce sont des métiers genrés mais en plus en bas de l'échelle sociale. Les métiers du *care* sont majoritairement faits par des femmes* racisé-e-x-s, comme par exemple les aides-soignante-x-s. De plus, non seulement elle-x-s sont femmes*, mais les femmes* noire-x-s sont considérée-x-s comme des mules, des bêtes de somme qui peuvent porter le poids du monde, qui sont forte-x-s de toute façon, et qui sont des objets. Cet imaginaire de l'esclave persiste. Cela se joue aussi dans l'hypersexualisation : elle-x-s sont souvent victimes de violences sexuelles à caractère raciste, car elle-x-s sont vue-x-s non seulement comme des objets sexuels mais en plus sont animalisée-x-s, ceci étant lié au passé colonial et aux imaginaires exotiques d'objectification.

En tant que femme* noire-x, on doit prouver dix fois plus pour montrer qu'on est capable ?

En tout cas plus qu'une femme* blanche-x. Par rapport aux hommes* noir-x-s, ce n'est pas complètement sûr : les femmes* noire-x-s sont perçue-x-s comme moins menaçante-x-s que les hommes* noir-x-s, parfois, mais comme on vit dans une société patriarcale, il y a souvent des manifestations de solidarité masculine. En Europe, il y a peu de données là-dessus. Aux USA, c'est assez clair que les femmes blanches et les hommes noirs ont un salaire semblable³. Mais il y a aussi moins d'hommes noirs sur le marché du travail, car ils sont souvent criminalisés et mis en prison. En Europe, il n'y a pas d'étude équivalente, mais nos observations montrent qu'au niveau de l'école, par exemple, les hommes noirs sont plus rapidement criminalisés

que les femmes noires. Souvent, les femmes noires font plus de hautes études, et le plafond arrive lors des postulations. Lorsque l'on a échappé aux remarques qui impliquent qu'on est censée-x-s être bête-x-s et qu'on n'a rien à faire à l'université, c'est souvent au niveau de l'emploi qu'on doit surcompenser. Enfin, une dernière image prégnante des femmes* noire-x-s est qu'elles sont souvent présentée-x-s comme des victimes qui doivent être sauvée-x-s d'une culture arriérée. Quand une femme* noire-x est émancipée-x, c'est considéré comme étrange.

Le racisme a-t-il un âge ? On entend souvent que ce sont nos aîné-e-x-s qui sont racistes-x-s, ou que les enfants ne peuvent pas l'être. Quelle est ta position là-dessus ?

L'erreur que l'on fait, c'est de relier ça à l'idée que les enfants sont naturellement cruel-le-x-s entre elleux, et qu'iels sont ignorant-e-x-s. En fait, le racisme s'apprend, le sexisme s'apprend, ce qui est rendu très clair par le fait que les propos sont toujours les mêmes, c'est toujours « sale noir-e-x » ou d'autres insultes raciales. Ce n'est pas *inné*, ce n'est pas dans l'ADN de dire ça, c'est appris, via énormément de biais. Avant d'arriver à l'école, en quatre ans, les enfants ont eu le temps de jouer avec des copain-ine-x-s à la place de jeu, d'être à la crèche, d'être baigné-e-x-s dans cet univers pré-enfantin qui leur montre *déjà* l'infériorité des personnes qui ne leur ressemblent pas. Les dessins animés, le monde qui les entoure, certains propos des parents qui se veulent bienveillants mais qui stigmatisent involontairement, par exemple en demandant à saon enfant comment va « saon petit-e-x ami-e-x l'Africain-e-x ». Les parents pensent bien faire mais l'enfant intègre qu'il y a unex enfant qui est qualifié-e-x d'Africain-e-x, et pas ellui.

Et que se passe-t-il lors de l'arrivée à l'école ? Est-ce que cela renforce cette différence ?

J'ai des amis qui ont des enfants noir-e-x-s et iels comprennent toutexs qu'iels sont noir-e-x-s à l'école, à l'âge de quatre-cinq ans. Cela s'explique parce que beaucoup de jeux d'enfants sont dans la dualité. De plus, il n'y a aucun-e-x référent-e-x noir-e-x dans le matériel scolaire. Ainsi, les parents noirs ont souvent cette double-charge, de la même manière que les femmes* féministes, de proposer



LEXIQUE

Blanchité: «c'est le fait de passer inaperçu»: une personne blanche ne sera jamais renvoyée au fait d'être blanche. Cela peut toutefois varier selon la situation et l'histoire du territoire dans lequel on est.

Carl Vogt (1817-1895): naturaliste et médecin suisse d'origine allemande, qui défend notamment que les femmes et les personnes racisées s

ont hiérarchiquement inférieures aux hommes dans un ouvrage intitulé *Leçons sur l'homme: sa place dans la création et l'histoire de la Terre*.

Collectif Mwasi: association afro-féministe intersectionnelle basée à Paris qui construit un afroféminisme français s'inspirant des courants américains.

Compagnie néerlandaise des Indes Orientales (Vereenigde Oost-Indische Compagnie, VOC):

compagnie de commerce créée par la Hollande (les Provinces Unies) en 1602. Elle est pendant deux siècles

le pilier de la puissance capitaliste et impérialiste hollandaise.

David de Pury (1709-1786): homme d'affaires neuchâtelois ayant activement participé, notamment par sa position dans une compagnie maritime (la *South Sea Company*), au commerce triangulaire.

Noir-e-x-s: terme descriptif utilisé par beaucoup de personnes racisées pour se désigner elles-même. On peut aussi dire afro-descendant-e-x-s. Il faut par contre éviter de dire *black* en contexte francophone, car cela renvoie aux États-Unis et nie la réalité du racisme européen.

Panafricanisme: mouvement politique qui promeut l'indépendance totale du continent africain, par une vision sociale, culturelle et politique d'émancipation africaine et par l'unification de la diaspora africaine en une communauté africaine mondiale.

Rapport Bergier: rapport issu en 2001 par une commission indépendante d'historien-ne-x-s, mandaté-e-x-s par le

de la pédagogie alternative, d'amener des livres, des dessins animés, des poupées pour que les enfants soient représenté-e-x-s, parce qu'iels savent que lorsque l'enfant arrive à l'école, iel va vivre la blanchité à fond. Et ça, même dans des écoles mixtes. Par exemple, à Genève, il y a des politiques de diversité qui sont mises en place, où on valorise les différences. On accorde une appartenance à chaque enfant: les Espagnol-e-x-s, il faut qu'iels amènent de la paella, et les Africain-e-x-s viennent avec les beignets, les enfants asiatiques, il faut qu'iels viennent avec des sushis, etc. Le problème, c'est que l'on colle des stéréotypes à des corps, alors que forcément, l'enfant mange aussi des pâtes comme tout le monde. Dans ces politiques qui font le choix de lutter contre le racisme en valorisant la diversité, cet accent mis sur les différences les rejoue, les re-sacralise, et n'aboutit pas à un changement de la norme.

Aurais-tu des conseils pour les personnes non-racisées qui veulent s'engager dans la lutte anti-raciste et qui ne se sentent pas légitimes parce qu'elles sont blanches ?

Ne pas se sentir légitime dépend de l'action mise en place. Tout le monde doit lutter contre le racisme. Ce n'est pas possible que les personnes qui sont victimes soient les seules à lutter, car cela crée une double charge. Cependant, les revendications actuelles sont que ce ne soit pas *que* les personnes qui ne sont pas concernées qui parlent: il faut que les personnes qui vivent ces expériences puissent en parler et avoir la place de s'exprimer. Après, on peut agir si l'on estime que l'on a compris les enjeux, sans attendre qu'il y ait une personne minoritaire/concernée pour la défendre. Par analogie avec la lutte contre le sexisme, entre hommes*, si un homme* dit quelque chose de sexiste, il n'y a pas besoin qu'il y ait une femme* dans la salle pour dénoncer ce sexisme, cela peut être fait par un autre homme*. Cela s'applique de la même manière dans la lutte contre le racisme. Il faut que les personnes non-touchées par le racisme de manière directe se rendent compte que c'est une expérience qu'elles ne peuvent pas vivre et comprendre complètement, mais qu'elles peuvent lutter contre ça en ayant conscience de leur privilège. Il ne s'agit pas de parler à la place des personnes – ce qui sous-entendrait qu'elles n'ont rien à dire – mais il s'agit de parler *avec*, et de leur donner de la place.

Il ne faut pas culpabiliser: l'extrême de dire «je ne suis pas concerné-e-x donc je ne peux rien dire» n'est pas du tout pertinent. C'est important de se positionner dans ce débat, d'être dans l'introspection plutôt que d'être dans une posture d'aide. S'il y a des conditions noires ou un racisme qui se construit, c'est aussi parce qu'un pan de la société est construit comme la norme. C'est donc aussi à la norme de s'interroger: à quel moment est-ce que je deviens la norme. À quel moment suis-je en train de reproduire une forme de suprématie (blanche, masculine, etc.)? Ce qui est compliqué avec la norme, c'est que l'on ne s'en rend pas compte! Moi qui suis hétérosexuelle, à aucun moment je ne me posais la question de la normalité avant de lire sur les luttes queer. Il s'agit de prendre conscience de cette position privilégiée, qui à chaque fois est relative – une femme blanche dans une société patriarcale est discriminée, mais moins qu'une femme noire – et de ne pas mettre toutes les discriminations sur le même plan, par exemple tout réduire à une discrimination particulière, un enjeu de classe par exemple, comme le font les marxistes. Il faut continuer à se renseigner, à poser les questions, prendre le soin et le temps de s'intéresser à ces problématiques. Souvent, ce n'est pas fait. Cela se forge dans l'identité: sans s'en rendre compte, les blanc-he-x-s sont blanc-he-x-s. Quand on leur enlève leur blanchité [voir lexique en fin d'article], c'est une perte d'identité, et iels ne se rendent pas compte que cette identité peut avoir un caractère oppressif. C'est comme les hommes: si on leur enlève la masculinité, c'est comme si on leur enlevait leurs couilles!

C'est au carrefour de ces oppressions que l'on voit l'intersection du racisme et du sexisme, en somme ?

Souvent, les mêmes hommes qui admettent l'oppression patriarcale dans d'autres sociétés non-européennes ne vont pas admettre l'oppression patriarcale en Suisse. Les hommes qui ne reconnaissent pas le sexisme en Suisse vont par contre l'admettre dans les sociétés extra-européennes et se poser en tant que sauveurs.

C'est la fameuse manière de l'UDC de défendre uniquement les femmes* qui portent un voile, sous prétexte de les émanciper...

Tout comme les « femmes suisses » doivent reproduire la nation et continuer à cuisiner et faire des bébés blancs ! Il y a donc plusieurs mécanismes qui se mettent en place et la classe joue énormément : le fait de parler français sans accent change la donne. C'est une sorte de privilège de classe, qui atteste d'un statut social et d'une éducation. Certaines personnes sont surprises lorsque je parle sans accent. J'ai eu cette expérience récemment avec des politiciennes genevoises, qui ont souligné que je présentais bien, que je parlais bien, alors qu'elles m'avaient invitée en tant que représentante d'associations afroféministes*. « On a besoin de porte-parole comme vous ! » C'est typique de la position d'un certain féminisme blanc européen qui considère qu'il faut *aider* les « femmes du monde », avec un discours ouvert sur l'excision et les crimes misogynes, tout en reproduisant des formes de colonialisme. C'est un gros problème du féminisme*. Mais c'est aussi pour ça que le mouvement afroféministe* a beaucoup de potentiel, comme celui d'intégrer les autres luttes, ce qui n'est pas le cas d'un mouvement purement anti-raciste ou panafricaniste [voir lexicque en fin d'article].

Tu parles de potentiel d'intégrer les autres luttes. Mais qu'est-ce que l'afroféminisme apporte de plus au mouvement anti-raciste ? Et est-ce que tu sens parfois une contradiction entre ta posture féministe et ton implication dans les luttes anti-racistes ?

Dans une société blanche et patriarcale, un homme blanc ne va pas utiliser les critiques d'une femme* racisée-x envers une femme* blanche-x pour invalider sa lutte féministe*. Par contre, si une femme* noire-x parle mal des hommes noirs, cela va être utilisé contre les hommes noirs pour invalider les revendications anti-racistes et les criminaliser. C'est pour cela que certaine-x-s afroféministes*, dont moi, sont beaucoup plus protectrice-x-s envers les hommes noirs dans les communautés racisées, parce que ce genre de faits sont utilisés contre les hommes racisés et que cela peut mener jusqu'à leur mort. Alors que critiquer le racisme des femmes*

blanche-x-s ne va pas être utilisé contre elle-x, en tout cas pas jusqu'à présent. Ceci explique beaucoup pourquoi, publiquement, certain-e-x-s de nous défendent les hommes noirs et ne parlent pas des cas de sexisme, car cela dessert la lutte. Le racisme se place de manière stratégique comme lutte supérieure à la lutte anti-sexiste, en tout cas vu de l'extérieur. La lutte contre le sexisme est mise en place à l'intérieur de la communauté noire, mais ne peut pas sortir dans l'espace public. Les enjeux sont pourtant énormes, car du côté du mouvement anti-raciste, on bute sur des hommes noirs qui ressentent déjà avoir peu de statut social et de considération, et peuvent donc particulièrement tenir à leur masculinité. Mais avec le mouvement afroféministe*, le peu de masculinité qu'ils ont leur est retiré : c'est une posture compliquée pour eux. Le racisme fait qu'ils doivent constamment prouver qu'ils sont tout aussi hommes que le modèle patriarcal blanc, mais du coup ils ne peuvent reconnaître leur propre sexisme.

Sophie Kaelin, Valentine Bovey
Photographies: Céline Simonetto

3 L'écriture inclusive faisant partie de la ligne rédactionnelle de la revue, nous avons eu recours à cette dernière pour retranscrire les propos de Pamela Ohene-Nyako, comme convenu avec elle. Lorsque l'astérisque ne figure pas derrière le mot « femme » ou « homme » ou que les accords inclusifs ne sont pas faits, cela signifie que ces mots représentent volontairement la cis-normativité sociétale ou les stéréotypes de genre qui en découlent, et ce pour l'entier de cet article.

RECOMMANDATIONS POUR APPROFONDIR LE SUJET

DAVID Thomas, ETEMAD Bouda & SCHAUFELBUEH, Jannick. *La Suisse et l'esclavage des Noirs*. Antipodes. 2005

PAVILLON Olivier, GRENOUILLEAU Olivier & COUTAZ Gilbert. *Des Suisses au cœur de la traite négrière*. Antipodes. 2017

NGOZI ADICHIE Chimamanda. *Nous sommes tous des féministes*. Gallimard. 2015

DORLIN Elsa. *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*. La Découverte. 2009

DAVIS Angela. *Femmes, Race et Classe*. Des Femmes. 2007 (1983)

SOUMAHORO Maboula. *Le Triangle et l'Hexagone. Réflexions sur une identité noire*. La Découverte. 2020

MIANIO Leonora. *Habiter la frontière*. L'Arche. 2012

MWASI collectif afro-féministe. *Afro-fem*. Syllepse. 2018

EDDO-LODGE Reni. *Le racisme est un problème de blanc*. Autrement. 2018

HOOBS Bell. *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*. 2015 (1981)

EMEJULU Akwugo, SOBANDE Francesca (eds.). *To Exist is to Resist: Black Feminism in Europe*. Pluto Press. 2019

Il y a la convergence des luttes, et il y a l'anti-spécisme

Des plaintes sourdes et perçantes transpercent la plage, brutalement. La douleur explose à la gueule. Des étincelles crépitent du sommet des vagues au plancher du ciel, retombent jusqu'au fond où il n'y a plus de lumière. Les pieds se crispent et le sable s'incruste comme pour toujours entre les ongles, au travers des ridules, dans les écorchures. Le corps reste droit et immobile mais les larmes jaillissent même au travers des paupières.

Des millions de corps tous les jours.

L'intersectionnalité et la convergence des luttes sont sur le bout des lèvres de la grande majorité des mouvements sociaux contemporains – sur les nôtres aussi à *Mets Tes Palmes*. Les liens entre hétéropatriarcat, néocolonialisme et capitalisme écocide sont tissés, théorisés, étudiés, médiatisés. Mais le spécisme reste une question marginale. Celle qui demande peut-être un effort différent, qui demande de militer, plusieurs fois par jour, jusque dans l'intimité de son frigo, de son ventre, de sa peau. Déconstruire les appris d'un hétéropatriarcat sexiste demande une énergie considérable pour supporter la dose journalière de violences sexistes qu'on nous sert dans les médias, le cinéma, et partout autour de nous. Mais prendre conscience de manière sensible de la brutalité de l'exploitation animale peut mener à une restructuration radicale des routines. Éviter de participer à l'exploitation animale au quotidien, si le milieu culturel, social et économique le permet, implique une recomposition des acquis jusque dans le corps même. Et c'est bien d'une hiérarchie des corps qu'il est question.

De la même manière que les corps *féminins* sont désindividualisés à des fins publicitaires, découpés en objets lisses et galbés, les corps *animaux* perdent leur entièreté, leur vie, leur nom, deviennent morceaux de viandes. Leur puissance leur est ôtée à des fins similaires et par des mécanismes similaires. En revanche, les comparaisons et amalgames peu éclairés entre les zoocides et la Shoah, l'élevage industriel et l'esclavage doivent être clairement répudiés. Surtout lorsque ces théories sont établies par des personnes privilégiées qui ne subissent pas de racisme, par exemple. La violence des assassinats et de l'industrialisation des corps animaux non-humains méritent qu'on les nomme comme les horreurs qu'elles sont, sans pour autant user de raccourcis pouvant être brutaux ou insultants pour les personnes humaines concernées. L'esclavagisme, soumettant des populations au travail forcé et à la privation de droits fondamentaux, met en acte une structure culturelle, un système politique et un héritage historique auxquels l'exploitation animale ne peut justement se référer. Cela même si cette exploitation interdit en effet aux *animaux* la libre jouissance de leur propre vie. De même, les animaux non-humains entassés dans des hangars et des abattoirs, bien que menés à la mort après une vie souvent indigne et douloureuse, ne connaissent pas la stigmatisation de leur identité, ne subissent pas un processus devant mener à l'extinction de leur espèce. Ces violences restent cependant liées par des origines structurelles connexes, et la légitimation de ces diverses subordinations et massacres des corps sont à questionner.

L'idéologie naturaliste permet de mettre en place des différenciations hiérarchiques justifiant le droit ou non à disposer, créer, terminer des vies. C'est en considérant les autres comme *vraiment* autres, comme *vraiment différents* que l'on peut justifier le traitement qui leur est infligé, notamment en estimant que *par nature*, iels ne peuvent souffrir comme nous. De la même manière que l'on considère que *par nature* les femmes sont plus douces, intuitives, aimantes, calmes (et donc par un malicieux procédé: plus douées pour la vaisselle, le repassage, et la garde des enfants), on les détermine moins douées pour diriger, plus faibles, moins rationnelles, moins intelligentes, moins dignes d'égards et de libre arbitre, devant être contrôlées jusque dans leur désir¹. C'est une division sexuelle naturelle du travail, des rôles, des postures hiérarchiques. A côté de cela, l'esclavagisme a été justifié car les personnes noires étaient considérées *naturellement* comme non capables de sentir et penser comme les personnes blanches, science instrumentalisée à l'appui². On se base sur des théories naturalistes questionnables qui rapprocheraient notamment les personnes noires des *bêtes*. Faisant ainsi procédé d'animalisation, les *bêtes* étant considérées comme inférieures – voire au service de *l'Homme* (perception

héritée de la culture catholique³⁾ – la permissivité d'action sur les corps et les vies des personnes noires s'étend à presque tout, jusqu'au droit de vie ou de mort. L'animalisation des femmes* noire-x-s fut et demeure particulièrement vive, les assimilant au sauvage et au bestial, justifiant l'hypersexualisation et l'hyperdomination. Dans une culture spéciste, assimiler une personne humaine à un être non-humain, c'est offrir la possibilité de la traiter comme bon nous semble, soutenu-e-x-s par l'idée « qu'il ne pense et ne ressent pas comme moi ».

*Dressés, capturés, chassés,
régulés, croisés, collectionnés,
attachés, abattus, gavés, pêchés,
mangés, abandonnés, sélection-
nés, écrasés, exterminés,
inséminés, enfermés, forcés,
lyophilisés, séchés, assassinés.*

Tout comme, usant d'arguments découlants d'une idée du *naturel*, on voudrait essentialiser les *femmes* et leur rôle dans la société, on essentialise le monde animal non-humain. Il serait *naturellement* sauvage, cruel, dénué de nos capacités à ressentir et réfléchir, de ce fait possible à manipuler et asservir de manières que l'on estimerait injustes, terribles et immorales pour des personnes humaines. Peut-on cependant questionner cette rigidité d'appartenance à un groupe et remettre en question notre construction sociale de la notion d'espèce? Peut-on également cesser de considérer les animaux comme un bloc monolithique, de la même manière que nous nous efforçons de ne pas considérer toutes les femmes*, toutes les personnes transgenre, toutes les personnes racisées comme un bloc monolithique? A toutes ces questions, la réponse est oui, et nous le devons. Y a-t-il vraiment plus de rapport entre une fourmi et un phacochère qu'entre un phacochère et nous? Non. Une approche monolithique et catégorisante du monde efface une notion fondamentale des existences: l'individualité. Jacques Derrida fait d'ailleurs la proposition dans *L'Animal que donc je suis*⁴ de ne plus parler d'un *animal* pour parler d'un *animot*, afin que la pluralité inhérente à cet immense essaim d'individus si différenciés soit traduite instantanément dans la sonorité du mot. La désindividualisation mène à la possibilité du massacre, en masse. Le niveau zéro de l'individualisation des animaux non-humains dans une société spéciste, c'est commencer par dire *j'ai mangé une poule* plutôt que *j'ai mangé du poulet*. Nous n'exploitons pas une masse de matière sans tête, nous exploitons des individus. Conscients. Sensibles.

L'animalisation, la subordination des corps non-hommes blancs cis mâles, a écrit l'histoire de maintes manières, amenant d'ailleurs majoritairement des femmes* à penser la question de la libération animale. Les *femmes* et les *animaux* ont souvent été considéré-e-s comme équitablement irrationnel-le-s et inférieur-e-s dans le passé. Lorsque l'écrivaine britannique Mary Wollstonecraft, elle-même défenseuse de la cause animale et de la cause des femmes* au 18^e siècle, a écrit *A Vindication of the Rights of Woman en 1792*, ouvrage défendant le droit des femmes* à l'éducation, le philosophe britannique Thomas Taylor a répondu de manière anonyme la même année avec *A Vindication of the Rights of Brutes*. Il y affirme que les arguments pour l'oppression ou pour la libération des femmes* pouvaient également être appliqués aux animaux, ce qui, au lieu de faire réfléchir sur la question animale, a fait passer les arguments de

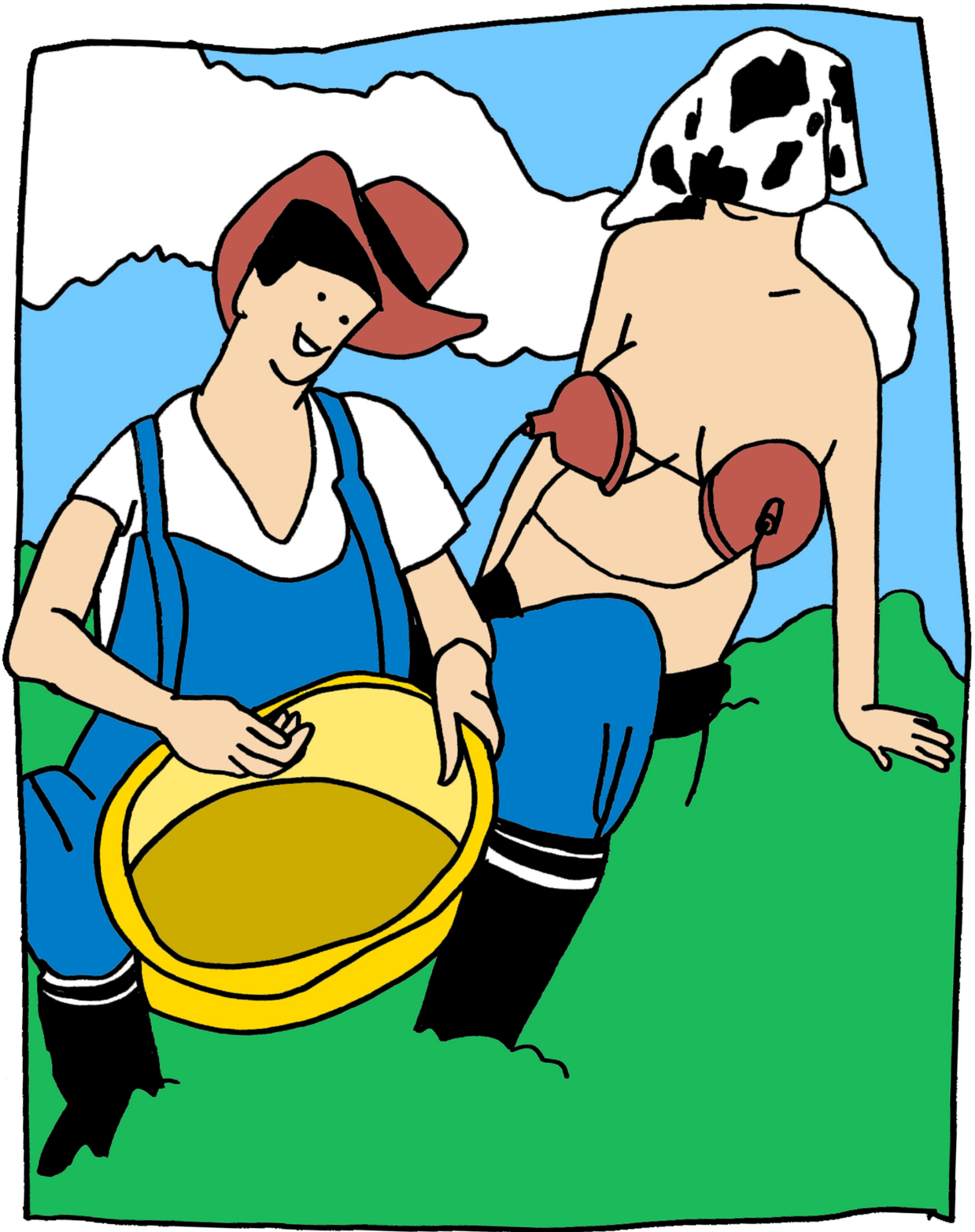
Mary Wollstonecraft pour absurdes. Depuis la deuxième moitié du 20^e siècle, les écoféministe-x-s, notamment, en mettant en lumière les racines conjointes du patriarcat et d'une économie libérale écocide, remettent en question notre responsabilité et notre rapport au monde non-humain, cherchant à valoriser le soin aux autres.

Or, la hiérarchie des corps basée sur un patriarcat spéciste et violent demande des raisons et des preuves pour déterminer à qui ou à quoi soin doit être donné. Argumentant que les *animaux* ne parlent pas comme nous, sont cruels entre eux, seraient moins intelligents (ce qui est dans quantité de cas fort discutable), ils ne nécessiteraient pas meilleur traitement. Mais y a-t-il vraiment besoin de preuves et de certitudes scientifiques pour agir avec sensibilité, même si seulement motivé-e-x-s par le bénéfice du doute? Il nous semble à présent évident, du moins officiellement, de traiter tout humain-e-x-s avec soin, même ceux qui ne peuvent pas s'exprimer comme nous l'entendons, comme les bébés ou des personnes non-valides. Sur quels critères décidons-nous alors qu'il puisse en être autrement pour les non-humain-e-x-s? Penser ces critères mène à réfléchir et à comprendre également les oppressions intra-humaines.

Pour les plus scientifico-dépendant-e-x-s d'entre nous, il existe toutefois une notion sur laquelle s'appuyer, la sentience. Il s'agit d'un ensemble de caractéristiques permettant de mesurer la capacité d'un être à ressentir des émotions, comme la souffrance ou la peur, à mettre en place des mécanismes pour se protéger, la capacité d'éprouver des choses subjectivement, d'avoir des expériences vécues. Un être sentient ressent une variété d'émotions et ce qui lui arrive lui importe. Il a donc une perspective sur sa propre vie et un intérêt à éviter la souffrance et à vivre. Sachant que quasiment tous les êtres du règne animal sont doués de sentience, bien qu'à différents niveaux, ces intérêts et ces droits devraient impliquer l'existence d'un devoir moral de notre part, de sensibilité, au même titre que nous en offrons aux autres animaux humains.

La hiérarchisation des corps et des vies est d'un arbitraire brutal.

Comment ne pas définir ces critères comme arbitraires, lorsqu'il est su de manière certaine que les cochons présentent au moins autant de capacités cognitives et émotionnelles que les chiens, et que l'on voit la différence de traitement réservée à ces deux espèces? Si ce n'est pour justifier l'ingurgitation, cela n'a aucun sens. Une étude⁵ a du reste montré que la perception, par les personnes interrogées, de la capacité intellectuelle et de la volonté de vivre des moutons différait selon le contexte qui leur était présenté. C'est-à-dire, selon qu'on les leur présentait comme du bétail destiné à l'abattoir, ou comme des êtres vivants libres de brouter sans heurts. Cela doit nous alarmer quant à la manière dont nos perceptions peuvent être influencées. Sans en appeler à une responsabilité individuelle toute-puissante qui nierait l'écrasante responsabilité du système aliénant et oppressant dans lequel nous vivons, nous ne pouvons décemment nier la violence et l'arbitraire d'un système spéciste. Dans nos nourritures, nos vêtements, nos cosmétiques, et plus encore, existe la matière même d'une cruauté passée sous silence. Nous la faisons pénétrer en nous par tous nos pores.



Les animaux crient et se débattent avant la mort. Malheureusement, dans une société où les attributs dits masculins sont favorisés, ces considérations passent souvent pour de la sensiblerie, et sont ridiculisées. Pourra-t-on faire façon d'une société machiste violente tant que le goût du steak passera avant la compassion, que l'attrait de la force passera avant la volonté de collaboration plus égalitaire avec nos espèces compagnes? Pourra-t-on sauvegarder les écosystèmes forestiers sans proscrire l'industrialisation *animale*?

De la même manière qu'il est officiellement de notre devoir de considérer tous les êtres humains comme sensibles et dignes de soin, nous pouvons considérer les êtres non-humains de la même manière. Il ne s'agit pas de déterminer leur niveau précis d'intelligence, de déterminer si nous sommes ou non des carnivores né-exs et confirmé-exs (le grand débat des canines et de la cueillette...), il ne s'agit même pas de savoir si l'on doit hiérarchiser le sort des non-humains par rapport au nôtre. Il s'agit d'observer notre histoire, ses mécanismes d'oppression, et de comprendre que notre rapport spéciste au monde a contribué à façonner celui-ci sur des hiérarchies biaisées et brutales. Qu'après une augmentation de la population mondiale de près de trois-cent pour-cent en moins de cent ans, nous ne pouvons plus interagir avec notre milieu et nos espèces compagnes comme avant. Que le régime de nos sociétés citadines n'appelle pas aux mêmes besoins et possibilités qu'un régime datant du paléolithique.

Cependant, la fustigation de coutumes spécistes appartenant à d'autres cultures par des personnes blanches est une attitude néocolonialiste à proscrire. De même il faut proscrire les diverses campagnes publicitaires sexistes ou grossophobes de l'organisation anti-spéciste PETA, par exemple. Tout comme un féminisme blanc bourgeois est problématique, un antispécisme blanc dénué de toute autre conscience politique ne peut rien construire. La position de certain-exs antispécistes à ne vouloir se préoccuper que de la cause animale, assis-exs dans un fauteuil de cynisme face au monde humain, « les hommes sont irrécupérables », est tout aussi désespérante que l'insistance d'une gauche qui se veut libératrice de toutes les minorités opprimées mais choisit d'ignorer le sort des animaux non-humains sous le prétexte que cette lutte-là serait *différente*. Pourtant, tuer un animal lorsqu'il n'est plus rentable reste l'assassinat d'un être vivant dans une logique productiviste dictée par le capitalisme. En outre, notons que généralement, lutter pour la libération animale ne signifie pas maudire les personnes humaines, au même titre qu'être féministe ne signifie pas maudire tous les hommes. Enfin, généralement !

Gilles Deleuze⁶ dit dans son abécédaire que ce qui fait d'un animal un animal, c'est d'être constamment aux aguets. Aujourd'hui, en tant que féministe antispéciste et donc végane, je suis plus que jamais aux aguets. Aux aguets d'une société prête à détruire les hiérarchies acceptant la domination *naturellement* juste des puissants et privilégiés sur les minorités, qui combattra le pouvoir pris par la violence, le mensonge, les traditions toxiques et l'oppression. Une société qui niera la suprématie d'un type de corps sur les autres, qui ira jusqu'à révoquer la suprématie des corps humains sur les autres.

*J'aimerais voir plus de féministes
lutter pour le droit des vaches
laitières. J'aimerais ne plus savoir
des corps en cage.*

L'effort est conséquent, les questions sont complexes, mais les réponses peuvent et doivent être sensibles et puissantes, vite. La créature que nous nommons système capitaliste, à la faim toujours plus grande, décide du rôle des corps dans sa perspective productiviste, n'ayant aucun intérêt à déplacer et replacer les pions qu'elle manipule au services d'intérêts bourgeois.

Pour se débarrasser du spécisme, du racisme, du sexisme, élevons-nous contre la bourgeoisie capitaliste. Pour ce faire, individualisons les masses arbitraires, travaillons nos perceptions pour favoriser la porosité entre les catégories, déhiérarchisons-nous, et si possible, enlevons le goût du sang de nos bouches. Rassemblons-nous, apprenons de nos savoirs avec bienveillance, allons faire la révolution.

Sandrine Gutierrez

Illustration : Sophie Benvenuti

- 1 L'italique ici a pour but de mettre en avant un procédé essentialisant de la femme*, que nous dénonçons au sein de la revue, mais qui est encore souvent présent dans les représentations communément véhiculées par notre société.
- 2 La militante Ruth Noemi, co-fondatrice de La Quatrième Vague, développe ce sujet et propose des lectures sur son compte instagram @ruthnoemib
- 3 Certains versets de la bible, notamment celui-ci « Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bestiaux selon leur espèce, et tous les reptiles du sol selon leur espèce » (Genèse 1, 26), et leurs interprétations, ont influencé durablement la vision du rapport « homme-animal » dans la religion chrétienne, justifiant l'assujettissement. D'autres interprétations existent cependant. Dans les années 1970, par exemple, Andrew Linzey, prêtre anglican et figure du mouvement végétarien chrétien, a exposé les raisons théologiques pour lesquelles l'assujettissement des animaux par l'homme est en contradiction avec le message christique.
- 4 DERRIDA Jacques. *L'Animal que donc je suis*. Editions Galilée. 2006
- 5 FERNANDEZ Jonathan. *Spécisme, sexisme et racisme. Idéologie naturaliste et mécanismes discriminatoires*, dans *Nouvelles questions féministes*. 2015. vol. 34
- 6 L'Abécédaire de Gilles Deleuze est un documentaire français produit par Pierre-André Boutang et tourné entre 1988 et 1989, qui consiste en une série d'entretiens entre le philosophe Gilles Deleuze et la journaliste Claire Parnet.

Caméra et micro comme outils de contestation

**J'ai envie de vous parler d'Elise Shubs.
Son quotidien est teinté de sa révolte,
et celle-ci colore à son tour ses projets
engagés, sensoriels, tisseurs de narrations.
Plongée immersive dans ce que l'on ne
veut souvent pas voir.**



Elise Shubs avec une partie des membres du collectif Dynamic Wisdom

Nous commençons l'entretien, et, d'emblée, elle démarre : « On écrit tout le temps que je suis une femme réalisatrice et je me dis "bon ça va, je m'appelle Elise". Je me réjouis du jour où on ne se dira plus « c'est homme-femme, noir-blanc », mais « c'est juste une personne qui a fait quelque chose ». C'est sûrement normal de devoir réaffirmer ça pour la lutte – c'est encore un passage obligé à quelque part. Mais, peut-être qu'un jour, on n'y pensera même plus. »

En ce moment, Elise réalise des films et des interviews, même si elle ne s'identifie pas forcément à une branche de métier en particulier : « Je recherche surtout un outil pour pouvoir transmettre des messages. Avant, en étant conseillère juridique, je faisais des recours et des recherches d'informations sur des pays. Maintenant, je fais ça, mais peut-être que dans cinq ans je ferai des pièces de théâtre. »

Dans une société catégorisant tout ce qui nous entoure, Elise s'efforce d'aller à l'encontre des préjugés et à la rencontre des autres – de voir, entendre, sentir ce qui fait que l'autre est soi, dans toute sa complexité, toute sa souffrance et sa créativité – pour dénoncer, pour ne pas se résigner.

Elle a commencé, il y a vingt ans, par se présenter au Service d'Aide Juridique pour les Exilé-e-s (SAJE) parce qu'elle voulait s'investir dans les questions de migration. Elle a été engagée, s'est formée dans le droit d'asile, est devenue conseillère juridique pour les requérant-e-x-s d'asile, et n'a plus jamais quitté le domaine de la migration. Actuellement, en parallèle de son emploi à l'Entraide Protestante Suisse (EPER), elle travaille au sein de Casa Azul Films (production et post-production de courts et longs métrages), monte son dernier film intitulé *Dynamic Wisdom*¹, et donne la parole aux requérant-e-x-s d'asile via la chaîne Youtube de l'association *Exilia Films*. Elise, ce n'est pas seulement une course après le temps, mais c'est aussi des cahiers de passion, d'interpellations, de questionnements, une maman, une rage, une radicalité – une humanité. Déterminée, elle aspire à rester indépendante, libre de pouvoir décider là où elle veut aller, et où elle veut amener les spectateur-ice-x-s : « Faire ses projets ou monter des structures demande une énergie énorme. La liberté a un coût [la solitude], mais, en même temps, c'est absolument génial de pouvoir façonner à sa manière. »

**Les voix comme engrais de lutte :
« Plus j'entends, plus je vois,
et plus ça me prend aux tripes
d'en faire quelque chose. »**

La violence systémique de notre société suisse envers les personnes en situation de vulnérabilité (et plus particulièrement envers les requérant-e-x-s d'asile) est un des premiers points de rencontre de ses différents projets.

« Dans tout ce que j'ai vu, cette violence va au-delà de ce que l'on peut imaginer... C'est un tel décalage entre ce que la Suisse peut offrir, l'argent qu'on a, les valeurs qu'on a, les lois qu'on pourrait avoir, et ce qu'on fait à ces gens! Chaque fois, chaque nouvelle loi, c'est pire. Là, on a atteint le summum de l'horreur, et, vraiment, je pèse mes mots. Hier, pour les vidéos *Exilia Films*, j'ai fait un entretien d'une femme dans un des nouveaux centres de renvoi pour requérant-e-x-s d'asile. Et, même si je suis faite au feu, je pleurais pendant l'entretien. J'étais bouleversée. Je ne peux pas, je ne veux pas me résigner – et tant mieux! – à ce qui ça se passe ici, dans une espèce de transparence. Il y a longtemps, on disait « ah, mais on ne savait pas. » Maintenant, j'ai l'impression que c'est encore pire, parce que ce n'est pas vraiment caché. C'est un racisme insidieux. Ce qu'il se passe, on le sait, on a voté des lois, on ne peut pas dire qu'on ne sait pas. On sait et on continue comme ça... »

Dans le cadre de *Exilia Films*, justement, Elise donne la parole à des requérant-e-x-s d'asile sur leurs parcours et leurs quotidiens. D'ailleurs, le terme « requérant-e-x-s d'asile » l'interpelle, car il renvoie à une catégorie administrative participant à leur invisibilisation, les enfermant dans une case – une autre violence systémique souvent banalisée. « Avec *Exilia Films*, nous voulons prendre le temps, laisser la personne nous emmener là où elle veut aller. Hier, elle transpirait, pleurait, était en colère puis elle était toute calme. Ce sont des choses poignantes, et je suis reconnaissante de pouvoir traverser ça avec elle. » Un point important de son travail est ainsi de toujours respecter la temporalité des personnes témoignant : « C'est un moment de leur vie où il s'est passé quelque chose, elles ressentent le besoin de parler, de rendre public leurs récits d'une manière ou d'une autre. [...] On ne se rend pas compte de

courage que cela demande. Iels vont ensuite être réprimandé-e-x-s par les administrations. C'est une réelle mise en danger. » D'ailleurs, Elise ne filme jamais les visages, afin d'éviter qu'il y ait des représailles, comme cela arrive régulièrement en Suisse².

**L'immersion comme narration :
« S'immerger dans une réalité,
ce n'est pas seulement observer
et raconter. C'est vraiment
vivre des choses ensemble. »**

L'autre point commun de ses projets est qu'elle s'immerge pendant plusieurs années dans des mondes parallèles – celui de la migration, mais aussi celui des travailleuse-x-s du sexe à Lausanne. Ainsi, pour *Impasse*, son dernier film sorti en 2016, elle offre un regard intersectionnel poignant sur les violences systémiques que peuvent vivre les travailleuse-x-s du sexe et femmes* issue-x-s d'un parcours de migration. Je vous encourage d'ailleurs vivement à aller le voir – il nous éveille, nous bouleverse, et est essentiel.

Pour *Dynamic Wisdom*, réalisé avec les membres du collectif éponyme, Elise s'est cette fois immergée dans le quotidien de vingt-cinq Nigérian-x-s et trois Suisse-x-s qui, après plusieurs années à dormir dans la rue, se sont organisé-e-x-s en collectif autogéré et ont investi une maison abandonnée en Suisse. « Plus qu'un film, c'est une aventure humaine » : iels ont conçu la musique du film grâce à plusieurs artistes³, iels ont fait les habits⁴, et iels veulent proposer des événements dans les mois à venir (notamment des concerts). Depuis maintenant deux ans, Elise oscille donc entre deux mondes, celui où elle passe du temps avec ses proches, et celui dans lequel elle se plonge pour ses tournages. À ce sujet, elle raconte : « Quand je rentre chez moi, après des journées de tournage, avec tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu, je me dis que personne ne va jamais me croire. Même en expliquant, on ne peut pas vraiment s'imaginer ce que c'est, ce monde parallèle ». Après l'intensité du tournage, il y a la sortie du film – une autre étape dans laquelle ces deux mondes peuvent finalement se rencontrer un peu.

Elise a depuis plusieurs années un autre projet sur les femmes* dans l'espace public. Pour une fois, c'est elle qui s'immerge dans sa propre réalité : « Je suis en même temps sujet et objet du film », ce qui est très coûteux émotionnellement puisqu'elle ne peut évi- demment jamais s'extraire de ce quotidien.

Elle s'interroge d'ailleurs sur la difficulté de décrire une violence dont elle est le sujet : « Tu te rends compte que la violence systé- mique, par exemple dans les transports publics ou la rue, est partout. Maintenant, avec le projet *Dynamic Wisdom*, je suis sensible à la manière dont les personnes africaines sont regardés dans la rue, et je ne vois que ça. C'est hyper douloureux, mais ce n'est pas contre moi. [...] En même temps, si on veut aller chercher quelque chose de profond, on est obligé-e-x de faire cette traversée. »

Parler d'oppressions comme le racisme ou le sexisme amène à réfléchir sur la place réservée aux femmes* réalisatrice-x-s dans un monde encore très masculin et patriarcal. Heureusement pour Elise, elle a pu trouver, au sein de Casa Azul, un îlot où elle se sent bien.

Son investissement sans relâche nous permet à nous aussi de faire la traversée vers ces réalités, parallèles peut-être, pourtant non loin de nous, vibrantes, criantes. Dans notre société raciste, il apparaît vital d'apprendre, de se réveiller – les personnes témoignant ont le courage de parler, ayons le courage de se renseigner, de les écouter, et d'agir.

Anaïs Chevalley

Photographie : Florian Cella

Pour approfondir

Le journal *Vivre ensemble*. Service d'information et de documentation sur le droit d'asile

Exilia Films. *Voix d'asile et Voix citoyennes*. Vidéos en ligne sur Youtube

- 1 L'intitulé du film renvoie au collectif *Dynamic Wisdom*. Instagram : @dynamicwisdom.ch
- 2 DE COULON Giada. *Violences dénoncées au Conseil Fédéral de Bâle. Système Incriminé*. Vivre Ensemble. 2020
- 3 Ghost Note Records (membres : Sekzy, Madior, Aliaekber Tutam, Ibrahim Kemal Afsin, Thomas « MisterT » Gloor, Emma The Great, Belkis)
- 4 Collectif 823, Instagram : @haramboysclub

Littérature jeunesse

La littérature jeunesse prend une part importante dans notre société, car elle représente une image de notre monde, qui peut être réaliste ou biaisée. Il semble essentiel d'exposer les enfants, dès leur plus jeune âge, à des représentations qui les protègent des divers stéréotypes de genre et des diverses oppressions structurelles, tout en les déconstruisant, pour que les jeunes puissent grandir avec une image plus réaliste et plus inclusive du monde et des autres. En offrant une diversité de livres sélectionnés avec soin, il est possible d'éveiller les enfants sur des sujets variés, leur apprendre à se comprendre elleux-mêmes, comprendre les autres et ce qui les entoure, se poser des questions et développer leur esprit critique.

L'environnement familial est le premier endroit où l'enfant se socialise. À l'école primaire, de nombreux·se·s enseignant·e·s remarquent que leurs élèves arrivent très souvent avec un « bagage » de pensées stéréotypées et genrées. Ce qui semble cohérent avec notre société hétéronormative et patriarcale. Les jeunes enfants adorent lire et relire (ou plutôt entendre et ré-entendre) le même livre. Il est alors intéressant de choisir une histoire en adéquation avec nos valeurs et celles que nous voulons transmettre. Une intervention précoce, dans les trois premières années de vie, permettrait de mieux accompagner le travail de déconstruction des stéréotypes de genre à effectuer par les parents et les enseignant·e·s qui le désirent.

L'univers de la littérature jeunesse est extrêmement vaste, merveilleux et varié. Il suffit de se rendre dans une bibliothèque ou une librairie pour s'en rendre compte. Prenez le temps de caresser du regard les couvertures des livres. Touchez du bout des doigts les différentes textures des papiers. Étudiez les illustrations et les mises en page. Puis, plongez dans des contes où les princesses n'attendent pas leurs princes charmants, où un pirate renonce à la violence plutôt que de piller les pauvres marins. Découvrez un petit garçon* qui a comme jouet préféré une valise rose ou un grand-père attendrissant qui garde ses petits-enfants. Percevez, à travers les pages de certains livres, des filles* qui préfèrent explorer le monde, peindre des points sur des toiles, devenir de grandes scientifiques ou tenir une épée plutôt que de se marier et de cuisiner. Remarquez ce garçon* aux longs cheveux qui prouve à ses camarades que ce n'est pas réservé aux filles* d'avoir des cheveux jusqu'aux épaules. Encouragez les hommes* qui montrent de la tendresse. Festoyez en compagnie d'une fillette* capable de soulever un cheval. Voyez également des faces plus sombres de notre société avec des personnages violents, harceleurs, s'octroyant des privilèges au dépend d'autres personnes. Repérez dans l'Histoire avec un grand H le vécu de personnes ordinaires et extraordinaires. Émerveillez-vous de ces individus, considérés à tort comme atypiques, osant sortir des clichés, défendant leurs droits et leur liberté contre toute attente et souvent au dépens de leur vie ou de leur confort.

Voici une petite sélection de livres pour touxtes

GRANGIRARD Christos & GRANGIRARD Mélanie. *Dinette Dans le Tractopelle. Talents Hauts. 2009*

A priori, en regardant la couverture, nous nous attendons à un livre extrêmement stéréotypé. Cependant, l'idée intéressante de cet album est justement de partir de ce que l'on trouve dans une très grande majorité des magazines de jouet. L'album débute avec la poupée Annabelle : elle rêve de conduire un tractopelle et le Grand Jim, lui, voudrait jouer à la dinette. Ils sont pourtant pris au piège dans leur page rose/bleu. L'envie reste muette, elle ne se partage pas avec les autres poupées. Un jour, des pages du magazine sont déchirées, puis scotchées. Annabelle se retrouve avec Grand Jim...

GREEN Ilya. *La Dictature des petites couettes. Didier Jeunesse. 2014*

Des filles décident d'organiser un concours de beauté. Gabriel veut y participer, mais les filles ne sont pas d'accord. Les garçons ne peuvent pas, selon elles, être beaux. Le chat gris non plus d'ailleurs, car ... il est gris. Cet album bouleverse les diktats de la mode touchant dès le plus jeune âge les enfants.

GOURION Sophie & MAROGER Isabelle. *Les filles peuvent le faire aussi / Les garçons peuvent le faire aussi. Grund. 2019*

Un album pour les enfants dès 3 ans qui se lit dans les deux sens : un côté filles, l'autre côté garçons. Les illustrations et les textes invitent le·a lecteur·rice·x à être qui iel veut vraiment.

LOVE Jessica. *Julian est une sirène. L'École des loisirs. 2020*

Cet album est une pépite rare dans la littérature jeunesse. Les illustrations sont magnifiques. Page après page, on découvre le petit Julian, son imagination débordante et sa créativité. Quand il voit des personnes déguisées en sirènes dans le métro new-

yorkais, il s'évade dans son univers imaginaire. En rentrant à la maison avec sa mamita, lui aussi veut se déguiser en sirène. Il a peur que sa grand-maman le gronde, mais au lieu de cela, elle l'emmène à la *Mermaid Parade*, une parade de drag-queens.

YOUSFAZA Malala & KERASCOET.

Le crayon magique de Malala.

Gautier-Languereau. 2017

Cet album retrace de manière poétique la véritable histoire de Malala, une petite fille pakistanaise. Elle imagine avoir un crayon magique pour améliorer son quotidien. Pour aider ceux qu'elle aime. Pour se défendre des hommes* qui veulent empêcher les petites filles* d'aller à l'école. Pour les grands-x, d'être libre-x de penser et de se déplacer dans la ville en toute liberté. Mais voilà, dans la vraie vie, les crayons magiques n'existent pas. Alors comment défendre ses droits? Malala prouve que la parole peut être aussi magique qu'un crayon lorsqu'elle est prise en compte. Avec le soutien et l'aide de sa famille, elle parle à de nombreux-x journalistes. Ses discours ont traversé les frontières de son pays et l'ont amenée entre autre à recevoir le prix Nobel de la Paix en 2014 alors qu'elle n'avait que dix-sept ans.

NSAFOU Laura & BRUN Barbara. *Le chemin de Jada.* Cambourakis. 2020

Deux petites filles, jumelles s'entendent à merveille. L'une est constamment complimentée. Pour sa sœur, c'est le contraire. La peau plus foncée de Jada paraît être un défaut aux yeux de son village. Ce qui affecte le plus la petite fille, c'est les mots blessants de sa grand-mère. Jada, courageuse et pleine d'espoir, voudrait qu'on l'admire aussi. Trouvera-t-elle une personne qui saura reconnaître ses qualités? Laura Nsafou offre un album poétique et touchant. C'est un morceau de bonheur à lire et relire.



Maeva Deley

Illustration: Maeva Deley

Je suis féministe *



C'est marrant, les remarques qu'on vous fait quand vous dites que vous êtes féministe*. Les gens s'arrêtent souvent à la forme du mot en oubliant son sens profond et son contexte historique. J'entends souvent: « Est-ce que ça veut dire que tu combats les hommes? » ou « Mais pourquoi privilégier les femmes*? Moi je suis pour l'égalité pour toutxs. » Alors oui, moi aussi je suis pour une société plus égalitaire et non, je ne combats pas les hommes mais le patriarcat. Pourquoi je me concentre sur les femmes*? Vous devriez le comprendre un peu plus loin. Et, désolée, mais...

La question n'est pas de savoir si les femmes*, et particulièrement les féministes*, ont un problème avec les hommes¹, mais plutôt de savoir pourquoi un si grand nombre d'entre eux ont tant de problèmes avec nous, les femmes*. Nombreux sont en lutte contre nos vies, nos corps, notre parole, notre liberté, notre intelligence, nos vêtements, notre sexualité, notre indépendance, nos caractéristiques biologiques et sociales, notre espace psychique et émotionnel, nos places dans la société, nos professions, nos revenus, notre présence dans l'espace public, notre droit élémentaire à une vie digne, sûre et épanouissante alors, à mon tour je demande: pourquoi tant de haine?

Je pense qu'il faut nommer certaines choses si on veut les comprendre et les dépasser. Et on doit cesser de renverser la réalité ainsi que le fardeau des responsabilités.

Le patriarcat

Le féminisme est né par opposition au patriarcat. Le patriarcat est un système de pensée et un système social omnipotent de domination masculine créé par les hommes pour les favoriser et leur donner tous les privilèges. Ce système a institutionnalisé le mépris et l'ostracisation des femmes* ainsi qu'une catégorie d'hommes* considéré·xs comme trop *féminin·xs*². De ce système a également été rejeté tout ce qui est considéré comme étant hors de la norme, cette dernière étant aujourd'hui « le masculin blanc hétérosexuel cisgenre dominant ». Le patriarcat s'appuie sur toutes les institutions interconnectées entre elles: la culture, la famille, l'Église, l'état, l'école, les tribunaux, les médias, l'éducation, l'économie, la science, les arts, les sports, les loisirs, la philosophie ou encore les lettres. Il a été mis en place en tant qu'organisation sociale humaine il y a très très longtemps, dès le paléolithique supérieur. À l'origine, la majeure partie des sociétés étaient matriarcales ou matrilineaires. Ces sociétés dont la responsabilité clanique était confiée aux femmes* étaient fondamentalement pacifiques et égalitaires. Les hommes* les ont renversées afin de contrôler le corps des femmes* et leur procréation, qu'ils considéraient comme un pouvoir qu'il fallait absolument maîtriser.

Il a été constaté que le patriarcat impose des systèmes de division et d'oppression tandis que le système matriarcal tend à unir les membres du même groupe et à valoriser la coopération et les différences de chacun-ex³.

Le patriarcat repose sur cet axiome inventé de toutes pièces: la supériorité du masculin sur le féminin. L'hyper valorisation des hommes et de leurs valeurs dites *masculines* ont été posées en tant que référence universelle. Ces qualités ont été définies comme étant « positives et supérieures », par opposition aux qualités dites *féminines* qui ont, dès lors, été qualifiées de « négatives et inférieures »⁴. Comme ce système hiérarchique n'existe pas dans la nature (car dans la nature on trouve des femelles *et* des mâles dominant-e-s ainsi que des groupes dans lesquels il n'existe aucune de ces prévalences)⁵, il a fallu inventer des preuves pour le justifier. Pour cela, le système s'est servi et se sert encore de toutes les institutions, toutes les disciplines et tous les symboles afin de prouver la soi-disant infériorité des femmes*⁶ et d'établir cette hiérarchie de génération en génération⁷.

Avec ce système polarisant et binaire, les catégories n'entrant pas dans la norme établie ont pu être discriminées, maltraitées et exploitées en toute bonne conscience. Ainsi sont également nés le racisme, l'anti-sémitisme, l'esclavagisme, le colonialisme, le classisme, l'élitisme, l'homophobie, le spécisme (liste non-exhaustive d'oppressions structurelles).

Le mythe de la virilité, indissociable partenaire du patriarcat

Le patriarcat s'appuie sur le mythe de la virilité afin de perdurer. Ce mythe, c'est l'injonction à laquelle sont tenus la plupart des hommes* afin de prouver qu'ils sont virils et donc de *vrais* hommes, des « durs » en opposition aux femmes* qui elles, seraient faibles. Cela concerne aussi les hommes* qui ne correspondent pas aux qualificatifs virils. A été déterminé comme viril ce qui n'est pas socialement considéré comme *féminin*, c'est-à-dire la douceur, la souplesse, la gentillesse, la beauté, l'émotivité, la discrétion, la pudeur, la prudence, la couardise, la soumission, la faiblesse etc. Le culte du phallus et des attributs masculins, toutes les démonstrations excessives comme la domination, la

force, la dureté, l'absence d'émotions, la prise de risque, le sens de l'honneur justifiant le recours à la violence, jusqu'au meurtre, sont également des caractéristiques jugées viriles. Cette injonction à la virilité est une prison pour les hommes* et un instrument de leur domination. Certains hommes sont prêts à tout, même à tuer, afin de prouver leur virilité ou pour réparer une « atteinte » à celle-ci. La liberté des femmes* peut être considérée justement, par certains d'entre eux, comme une « atteinte » à leur virilité. C'est pourquoi ce mythe est un danger pour les femmes*, les hommes*, pour les personnes qui ne s'insèrent pas dans la binarité créée par le patriarcat, et enfin pour toute la planète.

La déshumanisation des femmes*, leur exploitation et notre insensibilisation face à leurs souffrances

Afin de justifier tout cela il a fallu déshumaniser les femmes* (comme on a déshumanisé d'ailleurs d'autres catégories de la population, par exemple les personnes juives et racisées). Cela a permis de banaliser toutes les violences à leur égard et d'autoriser leur utilisation et leur asservissement pour un profit personnel, économique, collectif et systémique. On les exploite encore au sein des familles et des entreprises comme main d'œuvre bon marché et/ou comme objets sexuels. Et en toute bonne conscience s'il vous plaît! Car ellexs ont été décrite:xs par les mythes, les philosophes, les théologiens, les écrivains et les scientifiques comme des êtres sans âme, sans valeur et de nature diabolique. Tout ceci s'est ensuite concrétisé sous forme de lois⁸.

Nous sommes toujours dans un système patriarcal. Même si certaines choses ont évolué, nous restons encore largement insensible:xs aux multiples souffrances des femmes* et nos sociétés continuent encore et encore à les exploiter et à les dévaloriser. Nous disculpions les violences qu'ellexs subissent en posant cela comme une fatalité qu'on ne pourrait changer; « boys will be boys »⁹ c'est bien connu, cela serait dû à une *nature masculine irrépressible*. Pourtant rien n'est plus faux, car tout cela est bel et bien le résultat d'une construction sociale élaborée afin de maintenir un pouvoir patriarcal durable en place. Ce système institutionnel a produit des normes qui dévalorisent la féminité pour justifier une oppression systémique. Et ainsi la boucle est bouclée.

Renversement des responsabilités: négation de la souffrance des femmes* et protection du masculin

Avec le patriarcat, on renverse les responsabilités. C'est pratique et ça fonctionne bien. Cela trompe nos sens, nos valeurs et notre perception de la justice. On explique aux filles* que tout ce qui leur arrive est de leur faute. Et pourtant, c'est « celui qui dit qui est », néanmoins, l'illusion est parfaite. Et puis ce n'est pas grave, parce qu'un souffre-douleur ça sert bien à ça, et notre société reste silencieuse face à ça. Aucune responsabilité n'est attribuée aux hommes. On les absout, on leur pardonne toutes leurs déviations, leur toxicité, leurs violences et on nous accuse nous, les femmes* à leur place. « Ellexs l'ont bien cherché, c'est bien connu. La faute originelle c'est Ève, pas Adam ».

Et le déni est total. Rose McGowan, première femme* à dénoncer le système de Harvey Weinstein, a dit: « Ils, elles savaient. Tout le monde savait. Mais personne n'a rien dit »¹⁰. On en est encore là, à protéger encore et encore les hommes et leur système, peu importe le prix humain qui est à payer. Comment cela est-il possible? Historiquement, dans les systèmes de pouvoir, on protège ceux qui sont en place. Pourquoi? Parce qu'on a peur d'être du mauvais côté. Alors pour ça on est prêts à pactiser avec le diable, c'est vil mais très efficace. Pourtant un jour on s'apercevra que c'est un leurre, car la vraie force n'est pas là. Elle est même tout sauf cela. On confond force et puissance avec pouvoir et violence.

Même si notre combat contre ce système d'oppression et d'exploitation est une cause noble et nécessaire, il est utile de préciser que nous ne souhaitons aucun cas en reproduire un autre. C'est bien d'un nouveau système qui respecterait de manière égale les différences, les aspirations et les qualités de chacun-exs dont nous voulons. Ce n'est pas un projet utopique, puisque de telles sociétés ont existé et existent encore.

Les nouvelles masculinités

Fort heureusement, le système patriarcal basé sur ce modèle de masculinité « dominante » ne représente pas toutes les masculinités. Diverses autres masculinités émergent de plus en plus sous l'appellation « nouvelles masculinités » et celles-ci travaillent souvent de pair et en alliées avec

les femmes* et les féministes*. Je salue au passage le courage de ces hommes* qui dénoncent un système d'oppression dont iels sont les principaux bénéficiaires. Leur engagement est précieux et extrêmement utile. Les représentant·x·s de ces masculinités là qui deviendront, je l'espère, un jour la norme, comprennent parfaitement cette simple évidence : le bonheur des un·e·x·s ne peut pas se construire au détriment des autres. C'est seulement ensemble que nous pouvons être réellement heureux·se·x·s et nous devrions cesser de réserver ce privilège uniquement à certain·e·x·s. Je reste confiante. Je pense que la prochaine vague des féminismes* comprendra de plus en plus d'hommes* qui agiront eux aussi, afin de réparer toutes ces injustices.

Comment agir ? Cesser de renverser les perspectives et les responsabilités

Que peut-on faire ? Déjà, cesser de banaliser et d'ignorer tout ce qu'il se passe. Tout ceci n'est ni normal, ni justifiable, ni tenable. Ensuite, cesser de renverser les perspectives et les responsabilités.

Et par où commencer pour faire avancer les choses ? Partout. En rétablissant la vérité dans nos livres d'histoire, d'anthropologie et de biologie qui ont volontairement effacé la vérité ainsi que tout·e·x·s nos héroïne·x·s. En soutenant nos ami·e·x·s qui vivent des violences machistes, en dénonçant les comportements misogynes. En ne laissant pas passer les remarques ou les blagues sexistes, sous prétexte que c'est de l'humour. En refusant de continuer à servir les hommes, au sens propre comme au sens figuré. En reprenant nos vies, pour nous. En s'affranchissant du besoin d'être validé·e·x·s par les hommes plutôt que par soi-même. En écoutant nos filles*, en valorisant leur parole, parce qu'elles ont des choses à dire et parce que ce que les filles* et les femmes* vivent et disent est bien réel, *elles n'inventent rien*. En donnant aux filles* et aux femmes* une place bien plus importante dans nos vies et dans nos sociétés. En éduquant nos enfants de façon non-genrée et non-différenciée. En cessant de légitimer et de banaliser la violence et l'agressivité. En laissant nos filles* être fort·e·x·s, audible·x·s, visible·x·s et bruyant·e·x·s si elles le veulent et pas juste jolie·x·s et gen-

tille·x·s. En autorisant nos garçons* à être sensible·x·s. En les laissant juste être elleux·même, en ne les forçant pas à rentrer dans un moule binaire qui ne respecte par leurs identités. En prenant la parole pour s'exprimer sur toutes ces injustices.

Se réinventer, retrouver notre humanité, embrasser toutes nos couleurs

Il va falloir se réinventer si nous voulons devenir de meilleurs humain·e·x·s, embrasser à nouveau toutes nos couleurs. Se réapproprier ce qui nous a été interdit et remettre les qualités de chacun·e·x·s sur un pied d'égalité, indifféremment du genre, de l'origine ethnique, de l'orientation sexuelle ou d'autres caractéristiques. Réinventer nos valeurs. Et il va falloir choisir. Il va falloir s'occuper aussi de cette violence-là. On ne peut pas dénoncer la condition féminine sans s'occuper des autres oppressions ; la discrimination raciale, l'homophobie, la souffrance infligée aux animaux, la surexploitation de notre écosystème, et l'inverse est tout aussi vrai. On ne peut pas lutter contre une oppression et en ignorer une autre. Toutes les oppressions sont convergentes et se rejoignent dans un même système de division, d'oppression qui fonctionne, dans la plupart des cas, dans un but d'exploitation.

Alors oui vous allez encore nous entendre quelque temps avec nos féminismes*, et ce, tant qu'une seule femme* ou une seule fille* sera encore : ignoré·e·x, exploitée·x, tuée·x, battu·e·x, vendue·x, harcelée·x, mariée·x de force, violée·x, mutilée·x, objectivée·x, sexualisée·x, privée·x de ses droits et de sa liberté, invisibilisée·x, interrompue·x, moins rémunérée·x, rejetée·x à la naissance juste parce qu'elle·x ne peut transmettre un nom de famille et parce qu'elle est une fille*. Et tant qu'une seule femme* sera encore utilisée·x par les sien·e·x·s comme une esclave domestique. Jusqu'à ce que qu'elle·x soient acceptée·x·s, aimée·x·s et respectée·x·s à leur juste valeur.

Pour nous, pour les prochaines générations, pour le futur de cette planète. Nous méritons tout·e·x·s bien mieux que ça.

La révolution est en route, et personne ne l'arrêtera. On va tout déconstruire et on va tout reconstruire.

Alors oui, je suis féministe*, et c'est pour qu'un jour, on n'ait plus besoin de le devenir.

Eva Ventura

Illustration : Julie Wuhrmann

Photographie : Sandrine Gutierrez

Pour approfondir

GOETTNER-ABENDROTH Heide. *Les sociétés matriarcales. Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*. Des femmes – Antoinette Fouque. 2019

GAZALÉ Olivia. *Le Mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*. Robert Laffont. 2017

CARGAM Adeline & LANCON Bertrand. *Histoire de la misogynie de l'antiquité à nos jours*. Arkhe éditions. 2013

DE BEAUVOIR Simone. *Le deuxième sexe*. Gallimard. 1986

BOURDIEU Pierre. *La domination masculine*. Point. 2014

NGOZI ADICHIE Chimandada. *Chère Ijeawele ou manifeste pour une éducation féministe*. Gallimard. 2017

STEINEM Gloria. *Actions scandaleuses et rébellions quotidiennes*. Les éditions du portrait. 2018

DE GOUGES Olympe. *Déclaration des droits de la femme et des citoyennes*. 1791

- 1 L'autrice faisant référence aux hommes cisgenres, nous avons choisi de ne pas mettre l'astérisque, et ce tout au long de ce texte lorsqu'elle renvoie aux hommes cisgenres.
- 2 L'italique ici a pour but de mettre en avant un procédé essentialisant de la femme*, de ce qui peut être considéré comme masculin ou féminin, que nous dénonçons au sein de la revue, mais qui est encore souvent présent dans les représentations communément véhiculées par notre société.
- 3 GOTTNER-ABENDROTH Heide. *Les sociétés matriarcales. Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*. Des femmes – Antoinette Fouque. 2019
Dans les sociétés matriarcales et matrilineaires la transmission des biens et de la filiation se fait par les mères. Le plus souvent, on y prie une déesse-mère. L'organisation de ces sociétés est non sexiste, pacifiste, il n'existe pas de hiérarchie entre les individus et elle fonctionne selon un système coopératif. Les actuelles sociétés matriarcales et/ou matrilineaires sont par exemple: les Musuo du sud-ouest de la Chine, les Kuna en Colombie, les Ashantis d'Afrique de l'Ouest, les Minangkabau d'Indonésie, les Juchitan au Mexique.
- 4 A été décrété comme masculin ce qui est: fort, dynamique, rapide, lumineux, conquérant, intelligent (domaine de la pensée) rationnel, noble, valeureux, honnête (sens de l'honneur), supérieur, dominant. A été décrété comme féminin ce qui est: faible, léthargique, mou, lent, sombre et inquiétant, bête et dominé par ses émotions, irrationnel, peu noble de peu de valeur, malhonnête voire dangereux et perfide, inférieur, soumis.
Par exemple toutes les figures universelles positives sont masculines; les dieux sont masculins, on transmet le nom du père, on parle de filiation (par le fils), et on prie au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
- 5 LODÉ Thierry. *La guerre des sexes chez les animaux*. O Jacob. 2006
Exemple chez les bonobos, la baleine, l'éléphante, la louve, la hyène, la lionne, les orques, les lémurins, qui sont des matriarcats ou des gynocraties, puisqu'on observe une hiérarchie basée sur la femelle dominante et sa descendance.
- 6 ROUSSEAU Jean-Jacques. *Émile ou De l'éducation*. 1762
«La femme est faite pour céder à l'homme et supporter ses injustices. Toute son éducation doit être relative aux hommes, leur plaire, leur être utile, les élever, les soigner, les conseiller, les consoler leur rendre la vie agréable et douce».
FREUD Sigmund. *De la sexualité féminine*. Cie du Savoir. 1931
Darwin, Hippocrate, Aristote et Galien présentent «la femme» comme «débile» et fragile. Freud, dans sa conception psychanalytique misogyne, fonde sa théorie du féminin sur «l'envie du phallus» et invente le concept d'«hystérie féminine».
- 7 OUDSHOORN Nelly. *Hormones, techniques et corps. L'archéologie des hormones sexuelles (1923-1940)*. Annales, n°43. 1998
Au XX^e siècle, les scientifiques s'appuient sur la génétique, l'endocrinologie et les neurosciences pour

confirmer voire consolider le dimorphisme sexuel.

- 8 *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. 1789
La fameuse «Déclaration des droits de l'homme et du citoyen», ne comprend pas les droits des femmes. Elles ne sont alors toujours pas considérées comme des citoyennes à part entière mais comme appartenant aux hommes. Cette déclaration ne condamne pas non plus l'esclavage, les personnes noir-e-x-s étant considérés elles aussi comme des biens appartenant aux hommes blancs. En fait, l'égalité de droit à la naissance concerne uniquement les hommes blancs.

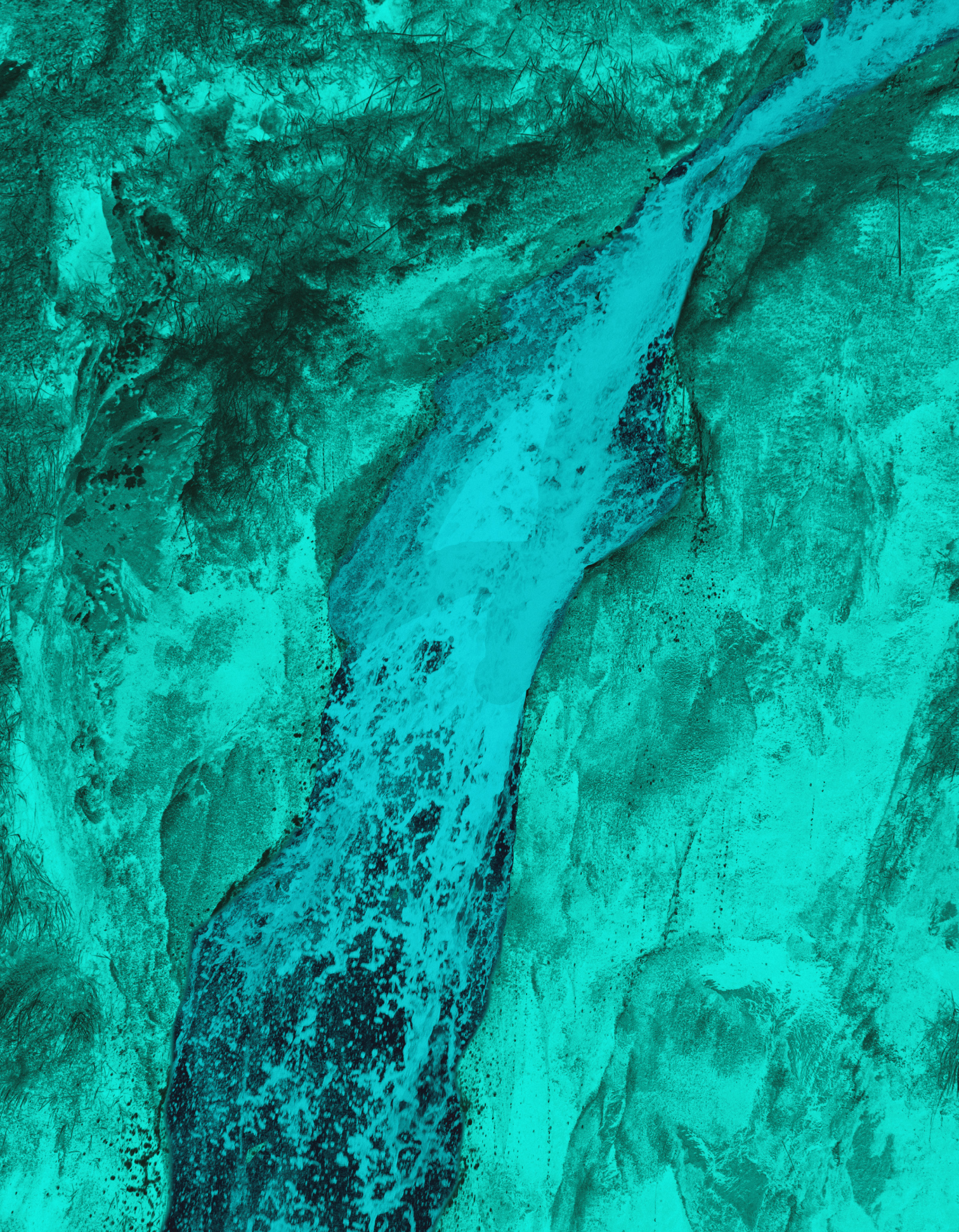
Loi Napoléon. 1804

La loi Napoléon de 1804 enlève aux femmes tous leurs droits et liberté, les soumettant, comme pour les enfants, à l'autorité de leur père et de leur mari. Comme le stipule l'article 1124: « (...) les personnes privées de droit juridiques sont: les mineurs, les femmes mariées, les criminels et les débiles mentaux.»

- 9 En français: «les garçons seront toujours des garçons».

10 #MaintenantOnAgit: *l'appel de Rose McGowan et la Fondation des Femmes*. Vidéo en ligne sur Youtube. 2020





La plongée t'a plu ?

Mets tes palmes est une revue indépendante qui a pour but de rester accessible à touxtes en proposant ses numéros à prix libre. Si tu as aimé celui-ci et que tu souhaites encourager la parution de prochaines revues, n'aies pas peur de te mouiller, fais un don! Cela nous permettra de continuer à faire des longueurs.

Tout soutien est bienvenu et restera anonyme
Pour indication, le prix d'impression d'un exemplaire est de 7.-
le prix conseillé est de 12.- et le prix de soutien est de 20.-

Si tu souhaites recevoir à la maison les trois prochains numéros de *Mets tes palmes* tu peux souscrire un abonnement en nous envoyant tes coordonnées complètes à metstespalmes@gmail.com ainsi qu'en effectuant le paiement sur notre compte.

Le prix de l'abonnement standard est fixé à 45.-
(frais de port compris)

Le prix de l'abonnement de soutien est fixé à 75.-
(frais de port compris)

CH24 8080 8008 1294 8731 9
Nom **Association Mets tes palmes**
Adresse **1800 Vevey**
Communication **Don / Abonnement**

IMPRESSUM

Mets tes palmes Revue féministe*

Place du 14 juin
1800 Vevey
metstespalmes@gmail.com
Instagram @mets.tes.palmes

Rédaction

Valentine Bovey, Célia Carron,
Anaïs Chevalley, Maeva Deley, Mathilde
Fragnière, Sandrine Gutierrez, Amélie
Huguenin, Sophie Kaelin, Charlotte
Olivieri, Lauriane Sigrand, Eva Ventura

Corrections

Valentine Bovey, Anaïs Chevalley,
Mathilde Fragnière, Lauriane Sigrand

Sources

Célia Carron, Amélie Huguenin

Illustrations et photographies

Sophie Benvenuti (p. 46)
Florian Cella (p. 48)
Maeva Delay (p. 51)
Sandrine Gutierrez (1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e
de couverture, pp. 9, 24, 55, 56)
Claudia Ndebele (pp. 19, 21)
Charlotte Olivieri (pp. 16, 30, 31)
Céline Simonetto (pp. 27, 28, 29, 36, 40, 43)
Ève Marie Perrin (pp. 12, 13, 14, 15)
Antoine Woeffray (pp. 19, 21)
Julie Wuhrmann (pp. 5, 6, 33, 52)

Production et graphisme

Sandrine Gutierrez
Charlotte Olivieri
Céline Simonetto
Julie Wuhrmann

Impression et façonnage

Imprimexpress Sàrl
Rue des Moulins 17
1800 Vevey

Tirage

2^e tirage - 250 exemplaires

Soutien financier

Édité avec le soutien de la Direction
de la culture de la Ville de Vevey

Achévé d'imprimer le 27 novembre 2020





